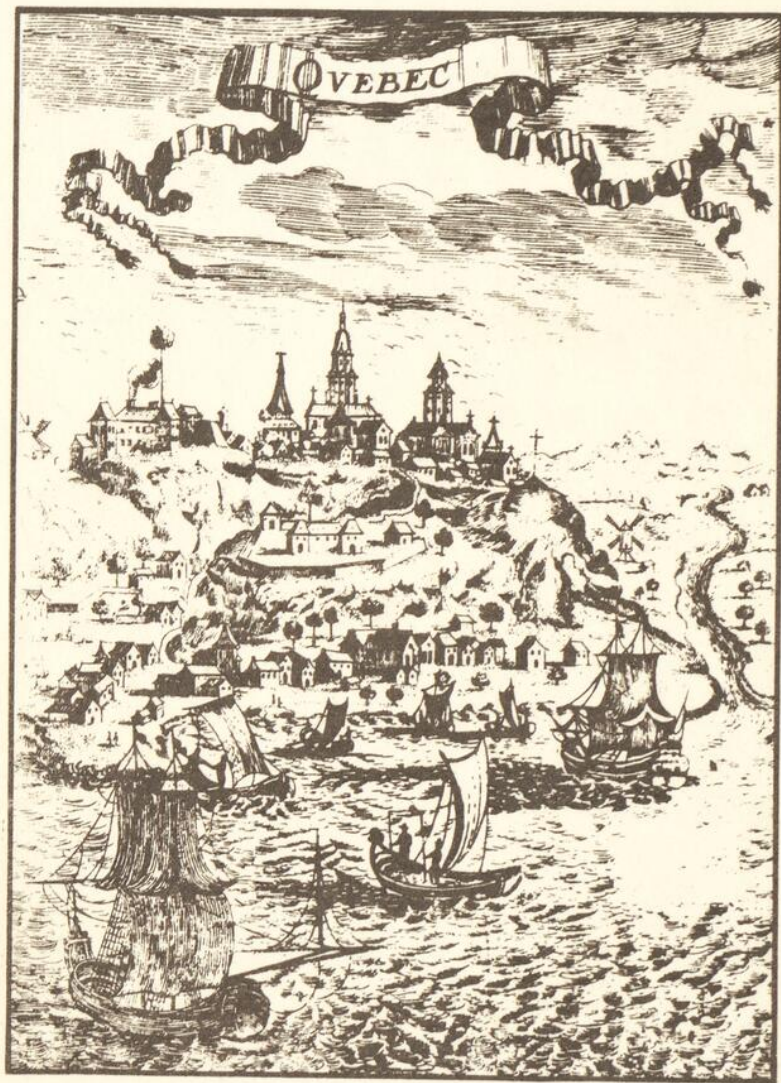
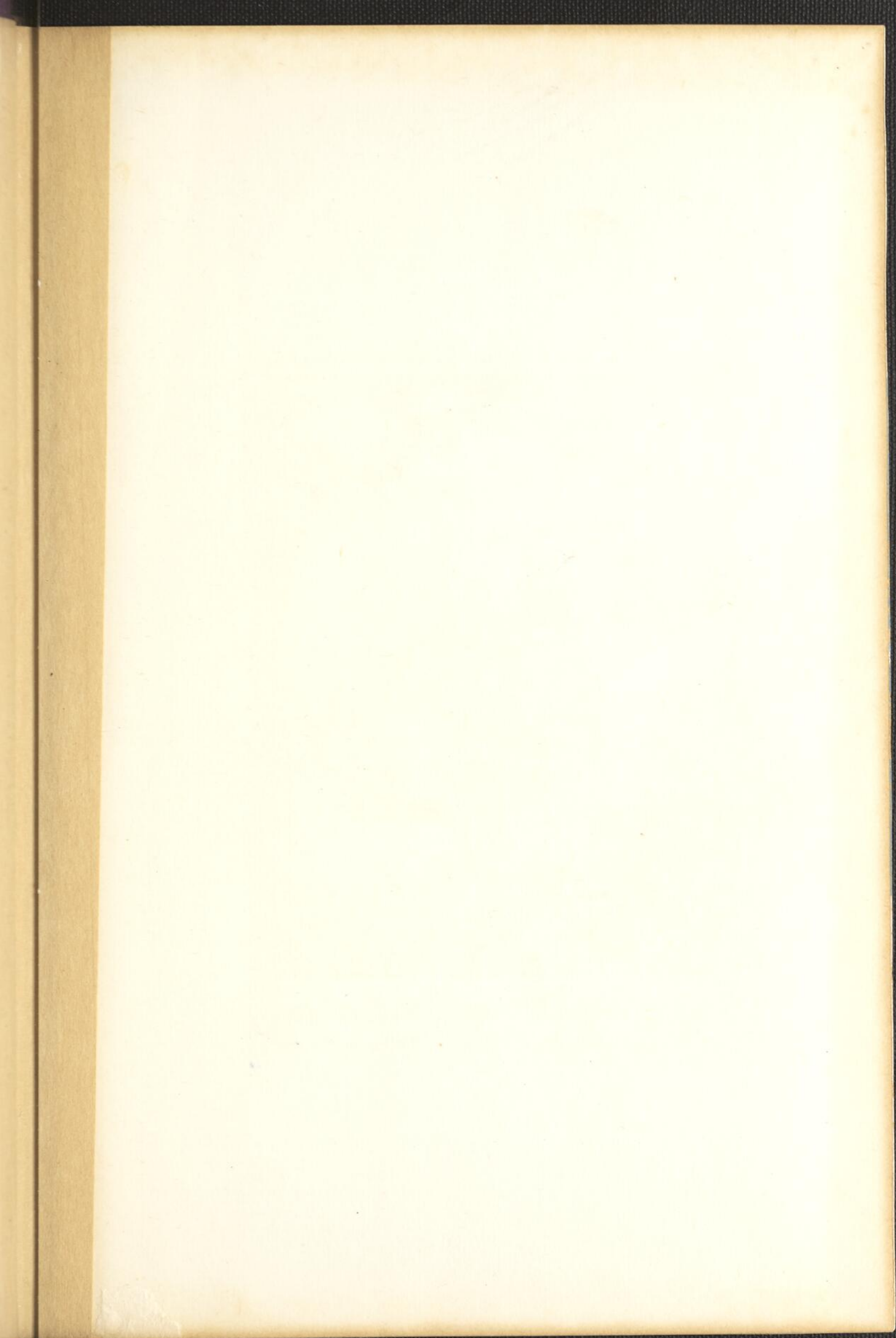
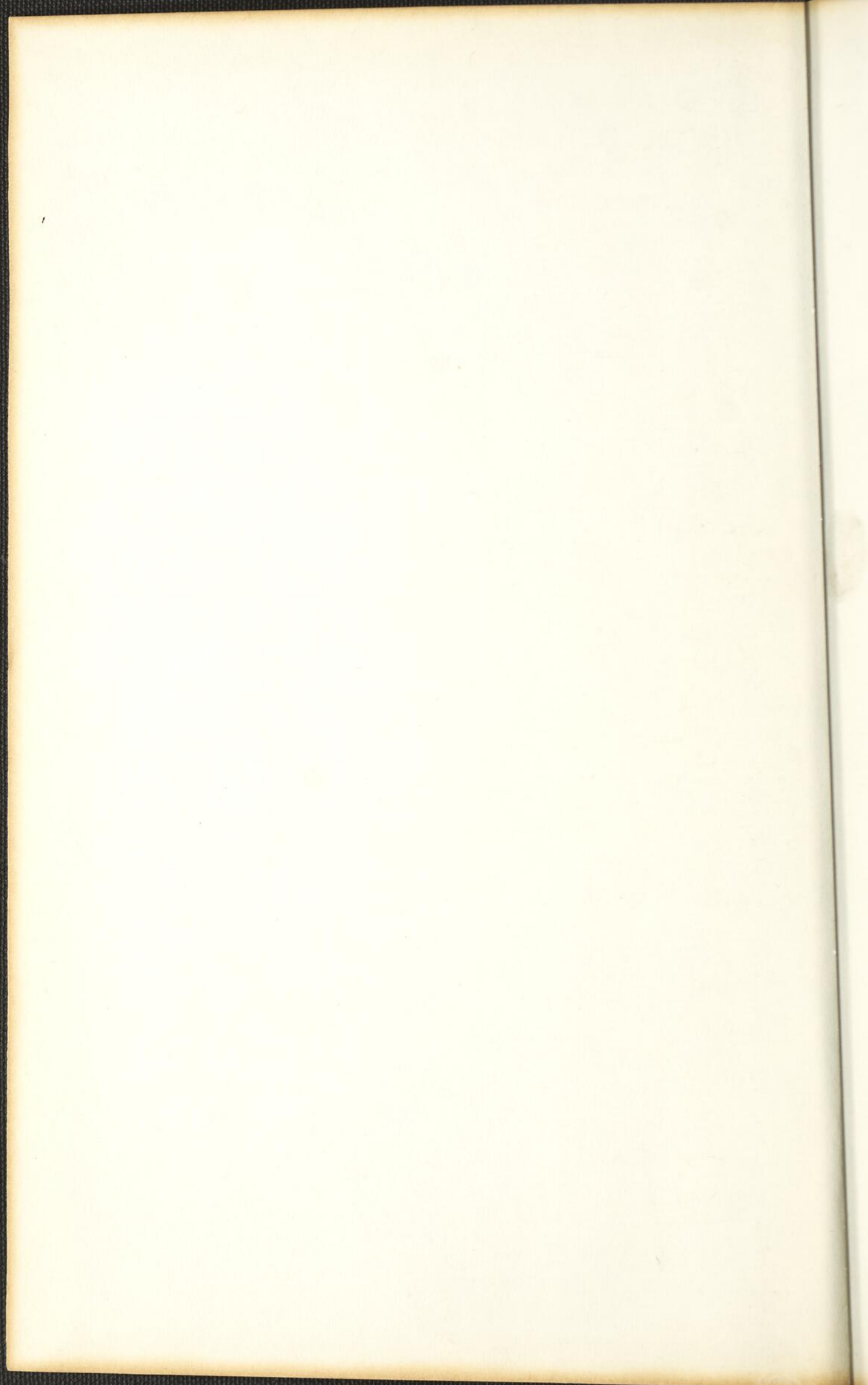


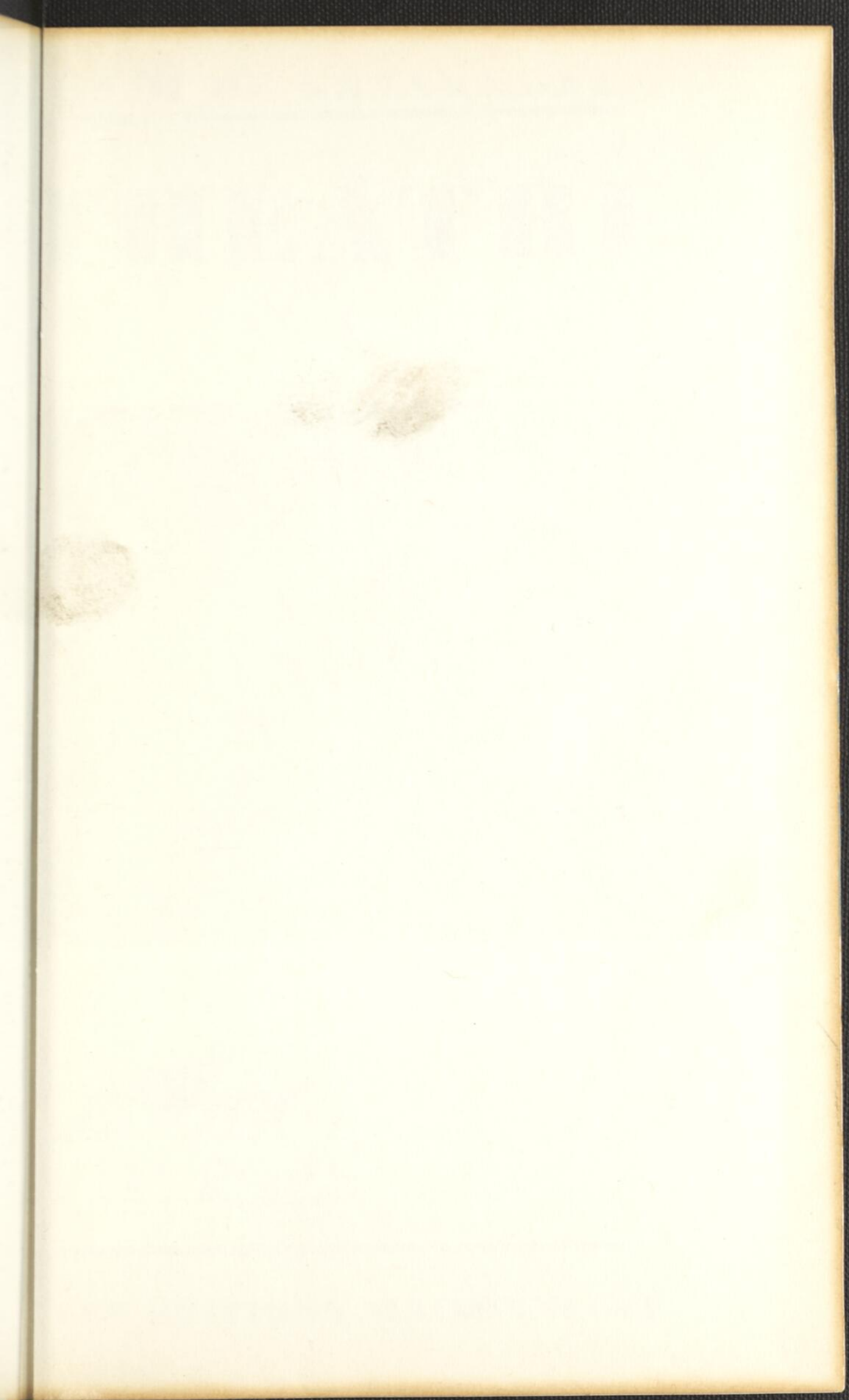




Bibliothèque Nationale du Québec







ÉLOI

TH

ÉLOI DE GRANDMONT

THÉÂTRE

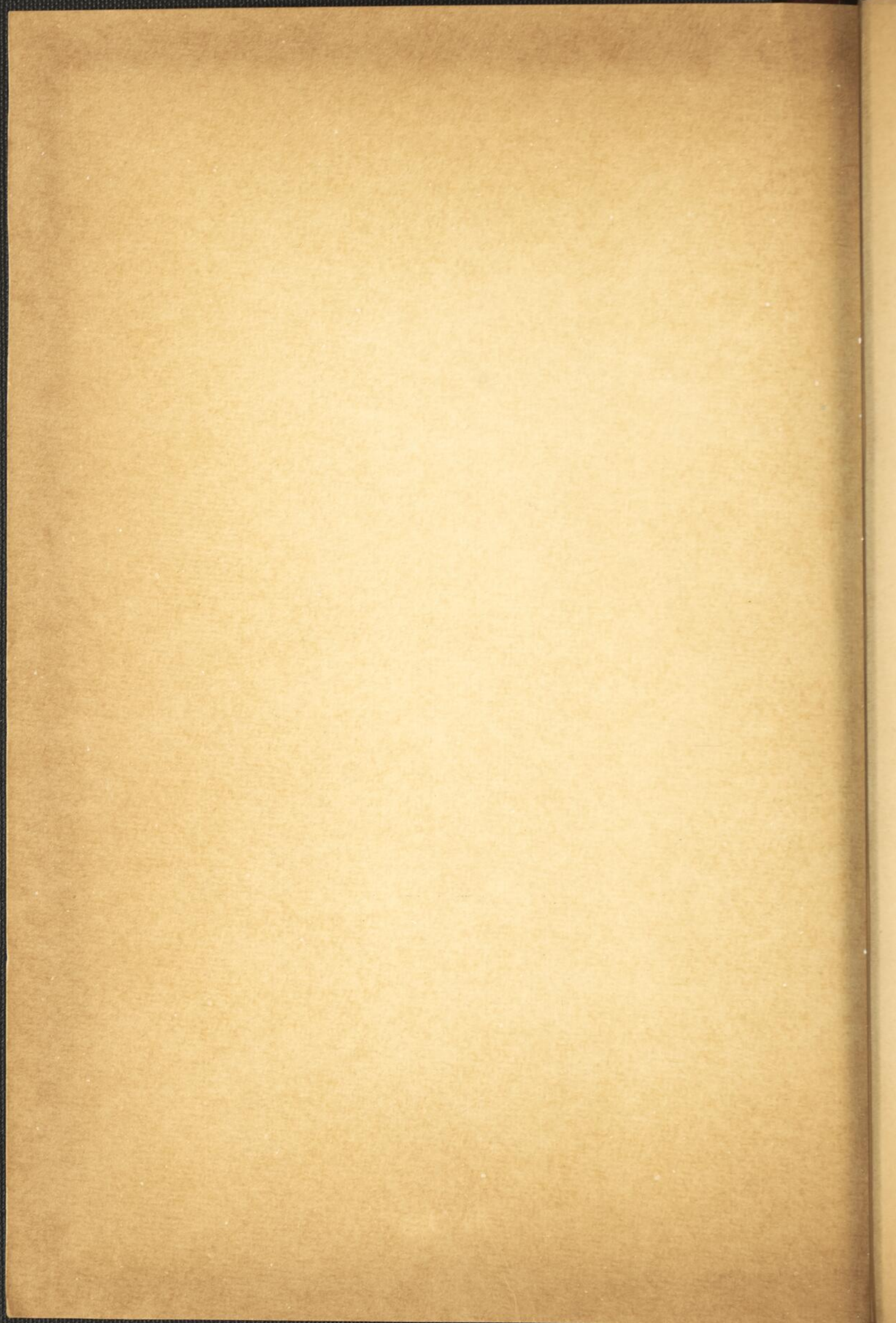
I

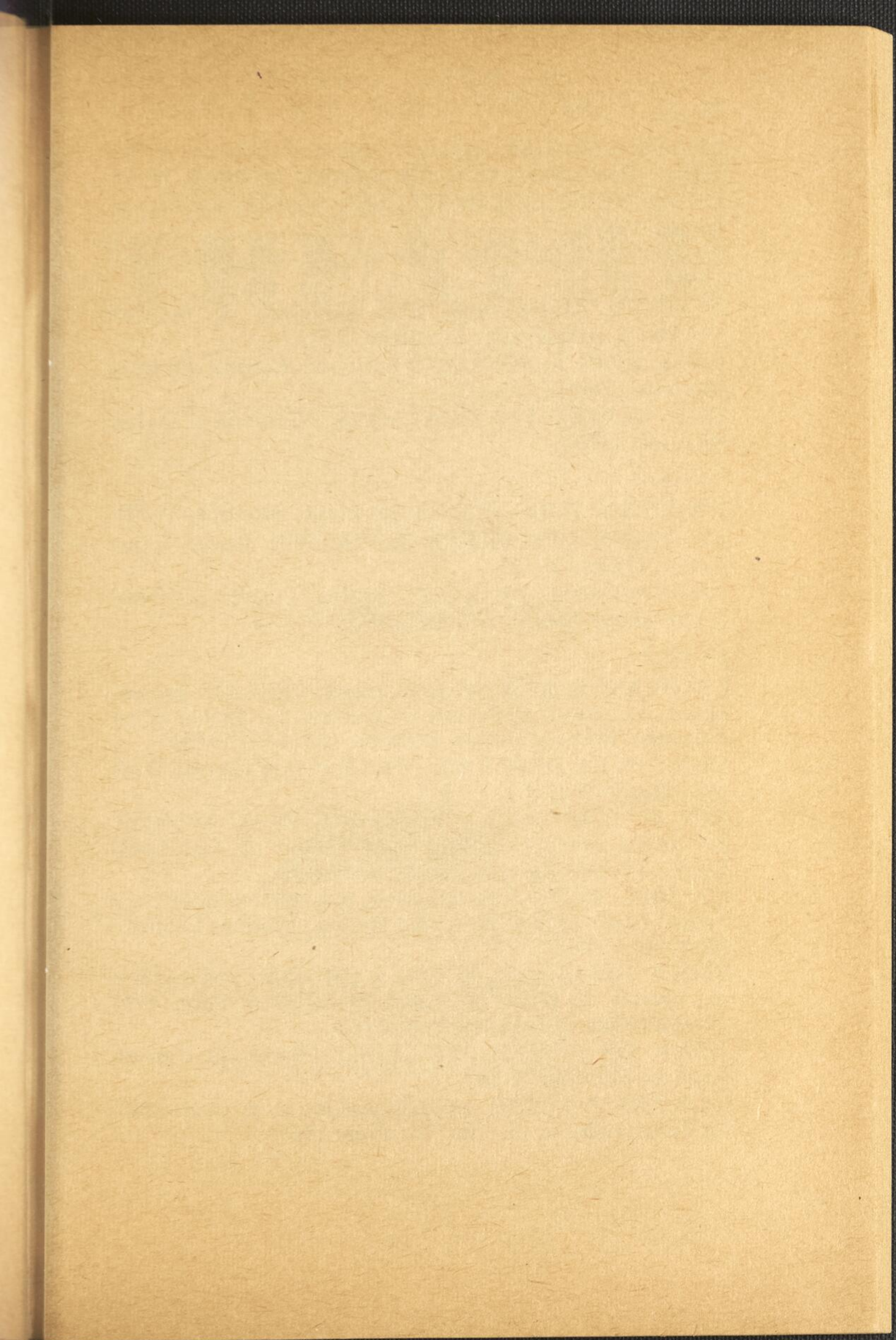


Jean-Louis Roux dans *Un Fils à Tuer*



LES ÉDITIONS MAISONNEUVE





DU MÊME AUTEUR

Poésie :

LE VOYAGE D'ARLEQUIN, édition illustrée par Alfred Pellan (Les Cahiers de la file indienne, Montréal 1946).

LA JEUNE FILLE CONSTELLÉE (Le Cheval d'Écume, Nantes 1948).

PREMIERS SECRETS (Éditions de Malte, Montréal 1951).

PLAISIRS, édition ornée d'un manuscrit de Maurice Blackburn (Chantecler, Montréal 1953).

CHARDONS À FOULON (Écrits du Canada français, Montréal 1963).

UNE SAISON EN CHANSONS (Éditions Leméac, Montréal 1963).

Théâtre :

UN FILS À TUER (Éditions de Malte, Montréal 1950).

LE TEMPS DES FÊTES (La Nouvelle Revue Canadienne, Ottawa 1952).

LA FONTAINE DE PARIS, édition illustrée par Normand Hudon (Malte, Montréal 1953).

Prose :

CINQUANTE DESSINS D'ALFRED PELLAN, présentation des œuvres de l'artiste en français, en anglais et en espagnol (Editions Lucien Parizeau, Montréal 1946).

CHACUN SA DRÔLE DE VIE (Écrits du Canada français, Montréal 1960).

DIX ANS DE THÉÂTRE AU NOUVEAU MONDE, en collaboration avec Normand Hudon et Jean-Louis Roux (Editions Leméac, Montréal 1961).

UN BILL 60 DU TONNERRE, en collaboration avec Louis-Martin Tard et Normand Hudon (Editions Leméac, Montréal 1964).

ÉMILE NELLIGAN, POÈMES CHOISIS, présentation des œuvres du poète (Editions, Montréal et Paris 1966 "Bibliothèque canadienne-française").

CŒUR DE PIERRE PRÉCIEUSE (Écrits du Canada français, Montréal 1966).

MONTRÉAL-GUIDE, en collaboration avec Louis-Martin Tard (Editions du Jour, Montréal 1967).

ÉLOI DE GRANDMONT

THÉÂTRE

1

Un Fils à Tuer

La Fontaine de Paris

Le Temps des Fêtes



Maison neuve

2739 boulevard Édouard-Montpetit

Montréal

PS

8563

R27A19

1968 [S]





Tous droits réservés par
l'auteur et protégés par la
Société des Auteurs et Compositeurs
dramatiques de France (Agence
générale du Canada) 1968.

D6900083

Préface

de

JEAN-LOUIS ROUX

À L'ORIGINE D'UNE DRAMATURGIE DESTINÉE À UNE SOCIÉTÉ IDENTIFIABLE

Entre les deux guerres, la dramaturgie canadienne d'expression française — pour autant qu'elle existât en tant que telle — cherchait surtout à faire pleurer Margot. Aux côtés d'œuvres, parfumées au goût des drames du boulevard parisien, le bon vieux mélo était à l'honneur, cousu de ses ficelles les plus grosses. Aurore, l'enfant-martyr succédait au Calvaire d'une mère qui, à son tour, cédait l'affiche au Mortel baiser. Les pièces rendaient un ton général de mièvrerie et leurs auteurs partageaient une volonté moralisatrice commune. Certains d'entre eux, dans des intrigues de salon, adaptaient Bernstein et Porto-Riche à la mentalité du Chemin Sainte-Catherine; beaucoup d'autres, en les imitant, cherchaient à faire revivre l'esprit de Paul Féval et d'Alexandre Dumas, comme en font foi les trois titres plus haut cités. Il y avait des exceptions, bien sûr, mais il est significatif qu'elles échappent si aisément à la mémoire.

L'éveil se fit lentement sentir. Chez Les Compagnons de saint Laurent, Félix Leclerc faisait parler des batraciens (ou était-ce des bovidés ?) et des grains de blé (ou d'orge ?); mais, il s'agissait

du moins d'épis de nos champs et de grenouilles de nos ruisseaux ou de vaches de nos prés. À L'Équipe, Pierre Dagenais tentait d'exprimer dans La soif de vivre l'inquiétude de sa génération. Enfin, il y eut Tit-Coq bien de chez-nous, de Gratien Gélinas, qui éclipsa tout par son succès sans précédent. Mais, parmi les pièces qui, à cette époque, témoignent particulièrement de la volonté d'identification de l'auteur à son milieu, jointe au souci de la communication avec tous les hommes de la planète terre, il y a surtout Un fils à tuer, d'Éloi de Grandmont. J'admets que son titre pourrait se comparer avantageusement à ceux que j'ai déjà mentionnés; l'esprit en est évidemment tout autre.

Éloi de Grandmont, comme tous ceux de sa génération qui ont eu le privilège de fréquenter les institutions d'enseignement au delà de leur quatorzième année, avait reçu une éducation centrée sur l'Europe et la culture française. Leurs héros... Nos héros n'avaient rien de militaire ni de politique. La Condition humaine nous touchait moins que Calligrammes; Les Fleurs du mal, davantage que L'Espoir. La gratuité de l'acte nous fascinait plus que l'engagement; si bien que nous aurions échangé dix Kyos pour un Lafcadio. Notre admiration allait, sans bornes, à Max Jacob, à André Gide, à Colette, à Picasso, à Jean Cocteau, à Pitoëff, à Igor Stravinsky, etc... Enfin,

à tous ceux qui ont illustré la peinture, la musique, la poésie, la littérature et la scène française, durant les années trente, et dont la malheureuse deuxième guerre mondiale nous coupa brusquement.

Pour comprendre le personnage du Fils de la pièce d'Éloi de Grandmont, il faut essayer de comprendre ceux qui, en ce moment, ont entre quarante-cinq et cinquante ans; il faut se figurer ce que fut leur vie de 1939 à 1946, c'est-à-dire durant les années les plus importantes dans leur développement d'êtres humains. Non engagés et non violents, la guerre ne les intéressait pas: ils la reniaient; ils la niaient instinctivement, aveuglément même. Nous la haïssions de nous empêcher d'aller puiser aux sources, c'est-à-dire aux richesses pour nous inépuisables de cette vieille Europe déchirée, dont on nous avait tracé une image si fascinante. Repliés sur nous-mêmes, dans un immense pays aux frontières étroites, avec une unique fenêtre ouverte au sud sur la trépidante métropole américaine, nous attendions impatiemment que les marchands de canons aient fait suffisamment d'argent pour nous permettre enfin de quitter notre étouffante atmosphère familiale, sociale, raciale où nous avions l'impression d'être condamnés à la même médiocrité que la plupart de nos aînés.

Nous recherchions tout ce qui pouvait nous rappeler les cultures européennes. Par exemple, les Ballets russes en fastueux lambeaux se promenaient en Amérique et montaient régulièrement sur Montréal. C'était une ruée à leurs représentations où nous devions souvent, faute d'argent, nous introduire par les sorties de secours. (Entrer par une sortie et, qui plus est, par une sortie de secours... longtemps, ce fut là notre unique et ironique façon de nous échapper !) Nous écoutions, abasourdis; nous regardions, éblouis. Lifar, Massine, Lichine, Eglevski, Toumanova, Dolin, Markova faisaient résonner, à nos oreilles, et chatoyer, devant nos yeux, les reflets et les échos de l'extraordinaire aventure parisienne, dont Diaghilev avait été le magicien-organisateur... Paris ! qui nous semblait d'autant plus attirant qu'il nous était interdit.

D'autre part, des aînés qui avaient dû quitter l'Europe à cause du conflit qui opposait Hitler et Mussolini aux forces alliées, nous racontaient les années de paix qu'ils y avaient vécues, lors de séjour d'étude ou de travail. Exagéraient-ils ou était-ce notre imagination qui enluminaient leurs propos ? Ils nous apparaissaient comme d'heureux privilégiés et leurs moindres actes, au delà de l'océan, comme des accomplissements exemplaires. Il y avait enfin les artistes et les écrivains illustres, envoyés en mission en Amérique, et dont les courts

passages ou les séjours plus ou moins prolongés à Montréal constituaient, pour nous, un avant-goût de la félicité qui nous attendait, lorsque nous pourrions enfin nous embarquer à bord d'un navire qui filerait — proue en direction de l'est — vers les rivages européens; mais surtout vers la côte française. Tout était confondu dans ce rêve : départ, fuite, voyage, libération, suite et fin.

Ce qui nous a perdus encore davantage — du moins, momentanément — c'est que nous n'avons pas été déçus. Pendant des années, Paris, la France, l'Europe, le monde nous a comblés. Nous ne nous lassions pas de voir Charles Dullin jouer Savonarole ou d'entendre Gérard Philipe génialement déclamer Pichette; de croiser Léautaud, sur le Pont-Neuf ou André Gide, rue Vanneau; d'entendre Jouvett se faire siffler dans Tartuffe ou de voir Jean Babilée défier les lois de la pesanteur sur un Prélude de Bach; de hanter les librairies de la rue Bonaparte ou les galeries de la rue de Seine; d'apercevoir Fernand Léger flâner, Quai des Grands-Augustins, ou Sartre attablé à la terrasse du Café de Flore. À l'instar de Restif-de-la-Bretonne, nous nous fabriquions ainsi une nouvelle géographie parisienne, tout en bougeant, en respirant, en vivant, libres et voluptueux, dépaysés, citoyens du monde !

Il fallut, à la fin, faire un choix. Valait-il mieux continuer à rêver et risquer une mort de som-

nambule ? Ou, au contraire, provoquer le réveil, afin de mieux prendre conscience de la réalité à laquelle nous serions un jour confrontés ? Éloi de Grandmont eut donc, comme tous ceux dont je viens de brièvement raconter l'histoire, à brusquer sa prise de conscience : il n'appartenait pas à l'Europe, mais au Nouveau-Monde; il n'était pas Français, mais Canadien; ce n'était pas à Paris qu'il devait vivre et œuvrer, mais à Montréal; c'est ici qu'il s'épanouirait le mieux, s'il avait jamais à le faire, et qu'il se rendrait le plus utile à sa société. On peut sourire; mais pour ceux qui l'ont vécu, ce drame a eu son importance. À Éloi de Grandmont, il a inspiré le sujet d'Un Fils à tuer. Au moment où il allait (symboliquement) retrouver ses forêts, il a imaginé ce qu'avait pu ressentir — il y a quelques centaines d'années — un jeune garçon qui y était né et qui voulait — lui — les quitter pour découvrir la vieille Europe civilisée. D'autant plus facile à imaginer que c'est exactement ce qu'il avait ressenti en 1946, en s'éloignant du triste port d'Halifax, à bord d'un cargo qui transportait — en même temps qu'une cargaison de pommes — tous ses rêves et toutes ses illusions de jeune homme.

Au début d'Un Fils à tuer, les parents rentrent dans la maison en rapportant leur enfant qui a fait une escapade et s'est perdu dans les bois : le père le tient aux épaules; la mère, aux jambes. À

la fin, le fils veut s'enfuir pour quitter la sauvagerie d'un pays qu'il hait, mais le père l'abat d'un coup de feu, dans un geste de désespoir. Et la pièce se termine sur le même tableau, les parents déposant sur la table le corps de leur pauvre enfant mal aimé. Ce qui fit dire à un spectateur, à l'époque, s'adressant à sa compagne : « Viens-t-en : c'est ici qu'on est arrivé » !

* * *

Jean aurait-il été heureux, s'il avait réussi à atteindre son pays de rêve ? Dans une suite, qu'Éloi de Grandmont eut écrite en 1950, la réponse eut été affirmative, sans doute. À peine deux ans plus tard, cette suite, l'auteur l'a effectivement écrite et la réponse y est négative. En effet, il y a une grande parenté entre le thème et les personnages d'Un Fils à tuer et ceux du Temps des Fêtes, inspiré par un fait divers. Jean veut quitter un pays en friches ; Louis a quitté son village perdu. Jean a une fiancée ; Louis a une sœur. Jean a un père autoritaire et incompréhensif ; Louis avait un père violent et alcoolique . . . que sa sœur-fiancée a tué, pour se venger de lui avoir fait perdre son frère-amant. Jean et Louis ont, tous deux, une mère impuissante et dépourvue devant le malheur. Jean veut aller vers l'Europe grouillante d'hommes et frémissante d'idées ; Louis est allé vers la ville populeuse et bruyante. Jean se serait sans doute épanoui et serait

devenu citoyen du monde; il ne reste plus à Louis qu'à noyer, dans l'alcool, ses illusions perdues.

* * *

La Fontaine de Paris est un frais amusement, tiré de notre folklore. Si elle ne partage pas le ton dramatique des deux autres pièces, elle en partage donc pourtant la qualité d'être bien à nous; comme, également, celle d'être écrite dans une langue parfaite. Ces deux qualités se trouvent rarement alliées dans une même œuvre. Si nous parvenons, un jour, à posséder une dramaturgie valable sur un plan mondial et toutefois identifiable à la société à laquelle elle sera destinée, je n'hésite pas à affirmer que les pièces d'Éloi de Grandmont, en particulier, auront été à l'origine de semblable dramaturgie.

Jean-Louis ROUX

UN FILS À TUER

*drame en trois actes et
cinq tableaux*

À Jean-Louis ROUX

Cette pièce a été représentée pour la première fois le 4 octobre 1949 au Théâtre du Gesù, à Montréal. Le décor et la mise en scène étaient de M. Jean-Louis Roux ; les costumes, de M. Gérard Le Testut*.

LES PERSONNAGES

(par ordre d'entrée en scène)

LE PÈRE		M. Guy PROVOST
LA MÈRE		Mme Huguette OLIGNY
JEAN		M. Jean-Louis ROUX
HÉLÈNE		Mme Ginette LETONDAL

* A Paris, elle a été enregistrée à la Radiodiffusion Française, le 9 décembre 1949, par MM. Guy Provost et Jean-Louis Roux, Mmes Denise Vachon et Lucienne Letondal, sous la direction de M. Louis Barral.

ACTE PREMIER

TABLEAU I

Une grande pièce dans une habitation canadienne, au début de la colonie. (La date n'a pas d'importance. Il faut seulement que la donnée suivante soit possible : le Père et la Mère sont nés en France, ils habitent le Canada depuis une vingtaine d'années, et leur fils unique, Jean, est né au Canada.) Aucun luxe, évidemment, mais quand même un semblant d'aisance. Accessoire important : un fusil de chasse, accroché au mur, bien en vue. C'est la nuit. Le clair de lune entre par les fenêtres. Il y a du feu dans la cheminée mais, comme la maison a été abandonnée pendant quelques heures, il menace de s'éteindre.

SCÈNE I

LE PÈRE, LA MÈRE

Ils entrent en portant Jean, l'un par les épaules, l'autre par les jambes, comme des fossoyeurs qui vont mettre quelqu'un en terre. Pendant que la Mère se penche sur son fils, le Père va ranimer le feu de la cheminée et allumer deux bougies.

UN FILS À TUER

LE PÈRE. — Alors ?

LA MÈRE. — Il va retrouver sa connaissance. Le pouls bat plus régulièrement. Ah ! le pauvre petit !

LE PÈRE. — Le pauvre petit idiot.

LA MÈRE. — Ne sois pas si sévère, il fallait quelque chose de grave pour le pousser à cette escapade.

LE PÈRE. — Ce qui l'y a poussé, je le sais : la paresse, la peur du travail dur que le pays nous impose. C'est une dérobade pure et simple. Courir dans les bois comme un fou, pendant deux jours et deux nuits, aller je ne sais où, risquer bêtement sa vie — et pourquoi encore ! — cela n'est pas tout à fait dans mes goûts. Tu devines que je ne le féliciterai pas.

LA MÈRE. — Bien sûr. Mais, je t'en prie, garde tes remontrances pour un autre jour. Tu vois dans quel état il nous revient.

LE PÈRE. — Son état ne m'inquiète guère. Rien de grave. D'ailleurs, c'est ce qui me permettra de lui parler librement. Je ne suis pas fier d'un fils qui se conduit comme un niais. Tu es d'accord là-dessus, je pense.

ACTE I

LA MÈRE. — Peut-être ne le comprenons-nous pas ? Depuis longtemps Jean est muet pour nous. Depuis longtemps je me doutais qu'il arriverait quelque chose de ce genre. Il a commis la bêtise de courir dans les bois pendant deux jours ; eh bien ! crois-tu que je ne lui en ferai pas reproche ? Mais, de grâce ! pas aujourd'hui, ni demain. Attendons qu'il soit guéri. Nous-mêmes, nous lui parlerions plus calmement.

LE PÈRE. — Je ne sais s'il faudra parler avec calme, mais je sais qu'il faudra parler avec fermeté.

LA MÈRE. — Tu as toujours cette main crispée...

LE PÈRE. — Peut-être... Une main d'homme en tout cas. (*Il lève les yeux vers le mur, puis, sèchement.*) Nous ne sommes pas en vacances dans un pavillon de chasse, ici. Le pays nous résiste et il faut le dominer. Si tu ne comprends pas qu'élever un enfant dans la mollesse est un crime, tu n'as pas compris le sens de notre vie.

LA MÈRE. — Jean a vingt ans...

LE PÈRE. — Même quand ils ont vingt ans,

UN FILS À TUER

je n'aime pas les niais. Nous sommes responsables de quelque chose ici devant Dieu et devant le Roi. Mieux vaut ne pas l'oublier. Ce ne sont pas des femmelettes qu'il nous faut.

LA MÈRE. — Ah ! si tu n'étais sévère que pour des motifs aussi élevés ! Mais je te soupçonne de l'être un peu pour ton plaisir aussi.

LE PÈRE. — Voilà bien les femmes ! Parce que je suis sévère avec constance, je fais figure de tortionnaire. Si j'étais une girouette, on ne trouverait jamais le moyen de m'en blâmer. On me dirait humain. Nous irions à la catastrophe, avec les bénédictions de tous ceux qui m'entourent. C'est cela que tu cherches, peut-être ? Une catastrophe pour nous, pour ton fils ?

LA MÈRE, *avec lassitude*. — Mais non.

LE PÈRE. — Alors, quel rôle veux-tu jouer auprès de cet enfant ? Le détourner de son père ?

LA MÈRE, *même jeu*. — Tu sais bien que non.

LE PÈRE. — Ta mollesse le détournera de moi, sois-en certaine. Il cherchera la complaisance après son coup de folie. Tu seras là

ACTE I

pour lui en accorder plus qu'à un condamné à mort. Mais cette complaisance le détournera également de toi, en définitive.

LA MÈRE, *toute à son fils.* — Il ouvre les yeux ! Jean !

LE PÈRE. — Je me retire. Liez-vous tous les deux contre le tortionnaire. Vous avez, je crois, grand besoin de m'humilier.

Il sort.

SCÈNE II

LA MÈRE, JEAN

LA MÈRE, *qui n'a pas regardé sortir le Père.*
— Jean ! Mon petit Jean !

JEAN. — Maman !

LA MÈRE. — Comment te sens-tu ?

JEAN, *lentement et comme dans un rêve.* —
Ah ! courir... courir encore... Je voudrais sortir de moi... Je voudrais courir encore... Je voudrais être pris de folie... Je voudrais tout oublier... Partir... Disparaître... Mourir...

UN FILS À TUER

LA MÈRE. — Calme-toi. Calme-toi. Je vais te soigner. Tu dormiras. Tu guériras.

JEAN. — Comment suis-je ici, dans cette maison où je ne voulais plus jamais revenir ? (*Un temps. Avec plus de force.*) Qu'avez-vous fait ?

LA MÈRE. — Toi aussi, tu songes aux reproches. Il y a dans cette maison deux hommes qui demandent des comptes. Où donc est l'amour ?

JEAN. — L'amour !

LA MÈRE. — Des voisins t'ont trouvé à l'orée du bois, sans connaissance, dans ces vêtements déchirés que tu portes encore. Pense que tu aurais pu être victime des loups. Ces gens t'ont ramené chez eux et nous ont prévenus. C'est là que ton père et moi sommes allés te chercher. (*Un temps.*) Ne raille pas notre amour.

JEAN, *qui s'est soulevé. Puis, sarcastique.* — Pourquoi ne m'a-t-on pas laissé mourir ? Un homme heureux qui meurt, dévoré par les loups, dans la forêt du Nouveau Monde, c'est assez joli, il me semble.

LA MÈRE, *calme.* — Ne parle pas sur ce ton.

JEAN, *sans entendre.* — Si j'ai quitté cette

ACTE I

maison, c'est que je ne voulais plus vous voir. C'est simple à comprendre. (*Criant.*) J'en ai assez de votre amour et de toutes les amours de la terre.

LA MÈRE. — Jean...

JEAN. — Qu'est-ce que je retrouve ici ? Une mère qui m'aime, un père qui m'aime, à sa manière, non moins exigeante, une autre qui, elle aussi, bien entendu, m'aime en secret. (*Pleurant presque.*) Tout un monde qui m'aime. C'est très beau. Mais pensez donc que je suis un mauvais fils, que je n'ai que faire de votre amour. (*La tête dans les mains. Un temps. Doucement.*) Je veux vous quitter tous ; j'étouffe.

LA MÈRE. — Quand tu auras dormi, il me semble que tu ne pourras plus parler sur ce ton.

JEAN. — Vous vous trompez. En deux jours, tout a changé pour moi. Je ne serai plus jamais l'enfant que vous avez connu.

LA MÈRE. — Pourtant, lorsque tu as ouvert les yeux, tu as dit : « Maman », avec ta voix d'autrefois. On ne change pas aussi facilement.

UN FILS À TUER

(Un temps.) Je vais t'aider à marcher. Viens dans ta chambre. Tu te reposeras.

Ils sortent. Un instant plus tard, Hélène entre sans bruit. Elle regarde de tous côtés, attend et s'asseyait.

RIDEAU

ACTE I

TABLEAU II

Aux fenêtres, les premières lueurs du jour. La maison est tout à fait silencieuse.

SCÈNE I

LA MÈRE, HÉLÈNE

Hélène est assise au même endroit. Elle s'est endormie, les bras posés sur la table, formant coussin. Elle est dans cette position depuis quelques instants, lorsque la mère entre.

LA MÈRE. — Quoi !... Tu étais là ?

HÉLÈNE, *après un sursaut*. — Oui, je ne pouvais dormir sans avoir pris de ses nouvelles.

LA MÈRE, *sans méchanceté*. — Tu as dormi quand même, à ce que je vois.

HÉLÈNE. — Ici, ce n'est pas la même chose...

LA MÈRE. — Dormir près de lui, tu veux dire ?

HÉLÈNE. — Non, ce n'est pas ce que je veux dire.

UN FILS À TUER

LA MÈRE. — Tu n'as pas à parler davantage.

HÉLÈNE, *après un temps*. — Rien de nouveau ?

LA MÈRE. — Si, il est là.

HÉLÈNE. — Il est là... Ah ! quel bonheur !

LA MÈRE. — Le pauvre petit est dans un état... tout encore à son mauvais rêve. Il va falloir trouver un moyen de lui sortir ces images de la tête.

HÉLÈNE. — Si je pouvais... Il ne m'aime pas, je le sais bien.

LA MÈRE. — En ce moment, il crie qu'il n'aime personne. Il ne veut plus qu'on l'aime, ni sa mère, ni son père.

HÉLÈNE, *vivement*. — Il a parlé de moi ?

LA MÈRE. — Tu n'as pas été épargnée.

Jean est entré. Il se tient debout, en silence, au fond. La Mère et Hélène n'ont pas remarqué sa présence.

HÉLÈNE. — Je n'ai pas de chance. Il ne m'aimera jamais. Pourtant, s'il voulait, je sais bien que je le rendrais heureux.

LA MÈRE. — C'est partir qu'il veut, il me l'a dit. Ce n'est pas nous tellement qu'il n'aime

ACTE I

pas : c'est peut-être le décor dans lequel nous vivons. Il faut le lui faire oublier. Il faut l'attacher ici par autre chose que le Pays et cette Mission dont son père lui parle constamment. Il faut que ce soit quelqu'un qui le retienne. (*Presque suppliante.*) Hélène ! Aide-moi à garder mon fils !

SCÈNE II

LA MÈRE, HÉLÈNE, JEAN

JEAN, *tout en demeurant d'abord à l'écart, puis s'avançant peu à peu.* — Les rôles sont-ils tous bien distribués ?

LA MÈRE. — Jean !

JEAN. — Voici ma mère que je ne cesse de tourmenter et qui ne m'en aime que davantage ; voici Hélène, celle que je devrais aimer pour satisfaire aux convenances, celle qui doit me retenir par le pan de mon habit ; derrière ce mur se tient l'autorité, l'autorité dont je me moque et qui ne peut me faire rester là où je ne veux pas ; et me voici, moi, ici, cerné de

UN FILS À TUER

toutes parts, cerné par l'amour... Mais je trouverai bien une brèche pour m'échapper. Comprends-tu, Hélène ? Amie chérie ! Ce n'est pas encore toi, toi, tes larmes et tes plaintes ennuyeuses, qui réussirez à m'enchaîner.

LA MÈRE. — Jean !

JEAN. — Vous êtes dangereuses toutes deux ! Toi, maman, tu sais bien que la seule chose qui peut empêcher un homme d'agir à sa guise, c'est ce poids mort de la femme qu'il traîne derrière lui toute sa vie.

LA MÈRE. — Jean, c'est assez !

JEAN, *à Hélène*. — Tu as su choisir ton jour pour venir pleurnicher. Tu as su choisir ton jour pour parler de ton amour. Si seulement tu pouvais imaginer ce que c'est que d'aimer quelqu'un, jamais tu n'aurais osé remettre les pieds dans cette maison sans que je t'y invite. Je ne t'aime pas. Mais non, je ne t'aime pas. Je ne t'aimerai jamais. Ni toi, ni tes pareilles.

LA MÈRE. — Tu l'auras voulu, je t'envoie ton père.

Elle sort.

ACTE I

SCÈNE III

JEAN, HÉLÈNE

HÉLÈNE. — Ne sois pas si méchant avec moi. J'essaie de te comprendre.

JEAN. — Que peux-tu comprendre ?

HÉLÈNE. — C'est toi qui es aveugle devant l'amour. Sinon, tu ne douterais pas un instant que je te suivrai partout. Moi, un poids mort ? Bien plutôt, je t'entraînerai. Viens avec moi ; nous partirons.

JEAN. — Hélène ! Hélène ! Songes-tu qu'en ce moment tu m'offres des armes contre toi ? Je n'aurais maintenant qu'un mot à dire à ma mère pour qu'elle te chasse de cette maison, honteusement.

HÉLÈNE. — Oui : je me livre à toi, pieds et poings liés.

JEAN. — Que tu es bête !

HÉLÈNE. — Jean, tu me fais mal. Tu as toujours des paroles déconcertantes, étranges.

JEAN. — Les paroles semblent toujours étranges à ceux qui ne comprennent pas.

UN FILS À TUER

HÉLÈNE. — Mais moi, j'ai compris. J'ai compris que tu en aimais une autre.

JEAN, *après avoir haussé les épaules et souri.* — Quel âge as-tu Hélène ?

HÉLÈNE. — J'ai dix-huit ans.

JEAN. — Dix-huit ans ! Elle aurait dix-huit ans, elle aussi. (*Regardant très subitement Hélène.*) Est-ce que ce n'est pas un peu trop jeune pour mourir ?

HÉLÈNE, *indécise.* — Oui, Jean, c'est trop jeune.

JEAN, *s'approchant d'elle.* — Elle pourrait te ressembler, mais elle ne serait pas ici. Elle aurait de longs cheveux, comme les tiens. Plus beaux, sûrement. Tous les trois, nous courons ensemble, les jours de soleil. Toi, tu es Hélène ; j'ai tout de suite senti que je ne pouvais pas vous aimer de la même façon. Elle serait un peu jalouse de toi, tu sais. Et je lui laisserais croire que peut-être, toi et moi, nous nous aimons sans le savoir. La jalousie ne nuit pas à un jeune amour.

HÉLÈNE. — Tu rêves.

JEAN. — Oui, je rêve ; mais le rêve, pour moi,

ACTE I

c'est la réalité ; car pour ce qui est de la réalité, j'ai appris à mépriser ce qui m'entoure, à tout mépriser. Je suis maintenant prêt pour les pires aventures et incapable d'accorder une parcelle de mon cœur à qui que ce soit. Je suis vidé de tout. Je suis libre ! J'ai acquis la liberté de faire souffrir sans remords. Ce n'est pas très beau, mais c'est dans le rôle de l'homme. Il ne faut pas être trop délicat.

HÉLÈNE. — Pourquoi cherches-tu à jouer un personnage ?

JEAN, *piqué*. — Je me distrais ! D'ailleurs, je suis si avide de distraction que j'ai un peu l'intention de jouer avec toi, d'ici quelque temps, le personnage de l'amoureux...

HÉLÈNE. — Avec moi ?

JEAN, *même jeu*. — Oui, même avec toi.

HÉLÈNE. — Tu voudrais être méchant et tu recherches les occasions de t'exciter contre tout ce que l'on te dit. Pourquoi me traiter en ennemie ?

JEAN. — Je n'oublie pas que tu es amoureuse de moi ! Tu la détesterais, car elle aurait la place que tu convoites. C'est assez simple. Pen-

UN FILS À TUER

ses-tu que je peux supporter ceux qui la détesteraient ? Penses-tu que je peux supporter ceux qui se réjouiraient de sa mort ?

HÉLÈNE. — Jean, tu me fais peur. Je me souviens, quand j'étais petite, que le soir, avant de m'endormir, je me composais des romans, je me faisais des intrigues, je rêvais éveillée. Et ce qui m'arrivait était tellement triste que je sanglotais toute seule, dans le noir, à l'idée de la perte d'un être cher, de mes parents, ou même à l'idée de ma propre mort ou de quelque autre chose terrible. Mais j'étais heureuse de pleurer. C'est ce que tu fais en ce moment. Et tout serait parfait dans ton malheur si je devenais l'assassin de celle que tu aimerais. Tu trouverais là une assez belle occasion de calmer ton âme. Ce te serait agréable qu'Hélène soit responsable de la mort de ta bien-aimée. Tu me hais tellement qu'il faut que je sois la cause de ton malheur.

JEAN. — Tu t'es choisi un beau rôle...

HÉLÈNE. — Il te faut une victime et, même sans courage, tu peux m'accuser. Et cela, parce que je t'aime et tu le sais.

ACTE I

JEAN. — Dis-moi que tu n'es pas ravie qu'elle soit morte.

HÉLÈNE. — Tu es fou ! Ne continue pas, Jean. Je n'aime pas te voir ainsi.

JEAN. — Raconte ce que tu voudras. Fais tous les serments, mais détache-toi du passé. Un malheur a eu lieu. Ce malheur est irréparable, tu entends ? Irréparable. Il faut s'accommoder du présent et tu sais bien que ce présent peut t'être favorable. Voilà ce que j'appelle se réjouir de sa mort.

HÉLÈNE. — Mais Jean, rappelle-toi. Ce n'est qu'un rêve. Ce n'est pas vrai. Tu as la fièvre. Pourquoi tout compliquer ainsi ?

JEAN. — Oui, c'est cela, je complique tout, alors qu'il serait si simple de verser quelques larmes sur ce deuil, de traîner une mine languissante pendant un mois ou deux, d'attendre respectueusement une année ; alors qu'il serait si simple de me refaire un cœur tout neuf. C'est-à-dire me marier. C'est-à-dire t'épouser. Mais oui, je complique tout. Eh bien ! je n'ai pas fini de tout compliquer.

Un temps.

UN FILS À TUER

HÉLÈNE. — Tu as raison de dire que, pour toi, le rêve c'est la réalité. Un moment, j'ai cru à ce cauchemar !

JEAN. — Moi aussi...

SCÈNE IV

LE PÈRE, JEAN

LE PÈRE, *à Hélène*. — Laisse-nous.

Hélène sort.

LE PÈRE, *avec froideur*. — Tu es encore plus pâle qu'au moment où nous t'avons ramené dans cette maison. Il faut t'imposer quelques heures de sommeil.

JEAN, *bravant son père*. — Il est imprudent de dormir quand le feu est à la maison.

LE PÈRE. — Ce qui signifie ?

JEAN. — Ce qui signifie que je n'ai pas sommeil.

LE PÈRE. — Peut-être. Mais, ces quelques

ACTE I

heures de repos, j'ai dit qu'il fallait te les imposer.

JEAN. — Alors, il faudra qu'on me les impose.

LE PÈRE. — Voyou !

Jean n'a aucune réaction. Un temps.

LE PÈRE. — J'étais résolu, en entrant ici, à te parler avec calme et même avec douceur. Un jeune cheval, si fringant soit-il, ne me fait pas perdre pied.

JEAN. — Vous n'avez pas peur, je le sais.

LE PÈRE. — Ah !

JEAN. — C'est d'ailleurs un point sur lequel nous nous ressemblons comme père et fils.

LE PÈRE. — J'étais résolu à te parler avec calme et je te parlerai avec calme, malgré tes impertinences de collégien.

JEAN. — C'est aussi avec calme que je veux vous écouter.

LE PÈRE. — Depuis longtemps, j'attendais cette fugue. On ne devient pas muet, de longs mois durant, sans motif. Où que tu désires aller, je m'oppose à ton départ. Nous nous

UN FILS À TUER

sommes tous chargé les épaules d'un fardeau, une voix nous ordonne de le porter.

JEAN. — Avouez que vous vous en êtes chargés pour moi...

LE PÈRE. — Comme de ta naissance, oui.

JEAN. — Et comme du lieu de ma naissance : ce pays en friche où la forêt est grande comme un désert. Et plus jamais je n'aurai un mot à dire, ni un geste à faire.

LE PÈRE. — Au contraire. Mais tu devras avancer dans une belle voie, qui est toute tracée. Ce ne sera que plus aisé pour toi puisque je suis passé devant.

JEAN, *après un silence*. — Je n'aime pas qu'on choisisse ma voie pour moi. Est-ce ainsi que vous l'entendiez à mon âge ?

LE PÈRE. — Ce que j'ai fait n'est pas en cause.

JEAN. — Écoutez-moi. Vous n'avez pas beau jeu, aujourd'hui, de me reprocher mon indocilité. Car, à mon âge, vous vous êtes marié et vous avez quitté la France pour venir ici. Pensez bien que je n'en parlerais pas si c'était, dans votre vie, une défaillance. Non, je vous rappelle seulement ce dont vous êtes fier.

ACTE I

LE PÈRE. — Nous avons quitté la France, cela est admis. Je n'ai honte ni d'être parti, ni d'être demeuré ici.

JEAN. — À vingt ans, vous avez pris cette liberté...

LE PÈRE. — Oui, je l'ai prise.

JEAN. — À vingt ans, je veux la prendre aussi.

LE PÈRE, *dans un éclat*. — Ce n'est pas la même chose. Tu parles comme un enfant. (*Un temps.*) Où veux-tu aller ?

JEAN. — Je ne sais.

LE PÈRE. — Et d'abord, pourquoi veux-tu partir ?

JEAN. — Je ne me plais pas ici. Je veux aller ailleurs.

LE PÈRE. — Mais où ? Tu ne connais que ce pays. Comment peux-tu savoir que tu en préfères un autre ? C'est de l'entêtement.

JEAN. — Justement, comment puis-je savoir que je m'y plais si je ne connais que celui-ci ?

LE PÈRE. — En somme, où que tu aies été, tu aurais voulu partir ?

UN FILS À TUER

JEAN. — Peut-être. Est-ce que je sais ? Je crois, oui.

LE PÈRE. — Voilà ce que je voulais te faire dire. Ce n'est donc pas le pays que tu fuis : c'est toi-même.

JEAN. — Non. Ce n'est pas moi que je fuis. C'est l'immobilité. Et puis, l'important, ce n'est pas de savoir ce que je veux fuir, mais que je veux partir.

LE PÈRE. — Si tous faisaient comme toi, que deviendrait le pays ? Il n'y resterait plus personne.

JEAN. — Ce n'est pas de cette façon que vous avez raisonné quand vous avez quitté la France. Demandez-vous si, à ce moment-là, votre départ n'était pas une fuite et si ce n'est pas votre héritage qui continue ?

LE PÈRE. — Je te répète que ce n'est pas la même chose. (*Puis, calmement, comme s'il changeait d'arme.*) Je sais que tu souffres beaucoup.

JEAN. — Votre sympathie me touche, père.

LE PÈRE. — À vrai dire, ce que tu as fait n'est pas aussi grave qu'il semblait au premier moment.

ACTE I

JEAN. — Les gens vont parler. Il faudra que vous ayez le courage de supporter ce babilage.

LE PÈRE. — C'est peu de chose.

JEAN. — Porté comme vous l'êtes au culte des principes, ou tout au moins sensible à l'éclat des principes, je répète qu'il faudra du courage.

LE PÈRE. — Bah ! Après tout, ce n'est qu'une fugue de deux jours. Tu as souffert. Tu es assez puni. Reprends le travail et il ne sera plus question de rien.

JEAN. — Pardon, père, vous vous méprenez. Car j'ai bien envie de repartir.

LE PÈRE. — Assez ! Tu trouves habile de me heurter au moment où je deviens conciliant. Rien ne te convient.

JEAN. — Non. Rien ne me convient.

LE PÈRE. — Tu es devenu bête.

JEAN. — Oui. Cette bêtise me possède à un tel degré que je ne crains pas de faire face à votre colère.

LE PÈRE. — Ce n'est pas à ma colère que tu fais face ; c'est à un avis de la raison. Un en-

UN FILS À TUER

fant ne pourrait pas l'existence de ses parents et la sienne pour un caprice, sans que son père ne tente de lui faire entendre raison.

JEAN. — Un père ne demande pas l'impossible. Il doit savoir où s'arrêter.

LE PÈRE. — Et ce n'est pas l'impossible que tu demandes à tes parents ? Tu les voudrais muets et satisfaits ?

JEAN. — Je veux qu'ils soient des parents et qu'ils me permettent d'être leur fils.

LE PÈRE. — Ai-je d'autres intentions ?

JEAN. — Le seul juge, c'est vous. Si j'ose parfois me représenter ce que vous pourriez être...

LE PÈRE. — Continue. Enfin, nous en aurons le cœur net.

JEAN. — ...je pense à des parents qui m'aimeraient assez pour me permettre de n'être pas d'accord avec eux.

LE PÈRE. — Tes sottises recevraient nos bénédictions ?

JEAN. — Vous exagérez, mais c'est un peu cela.

LE PÈRE, *solennel*. — Jusqu'à nouvel ordre,

ACTE I

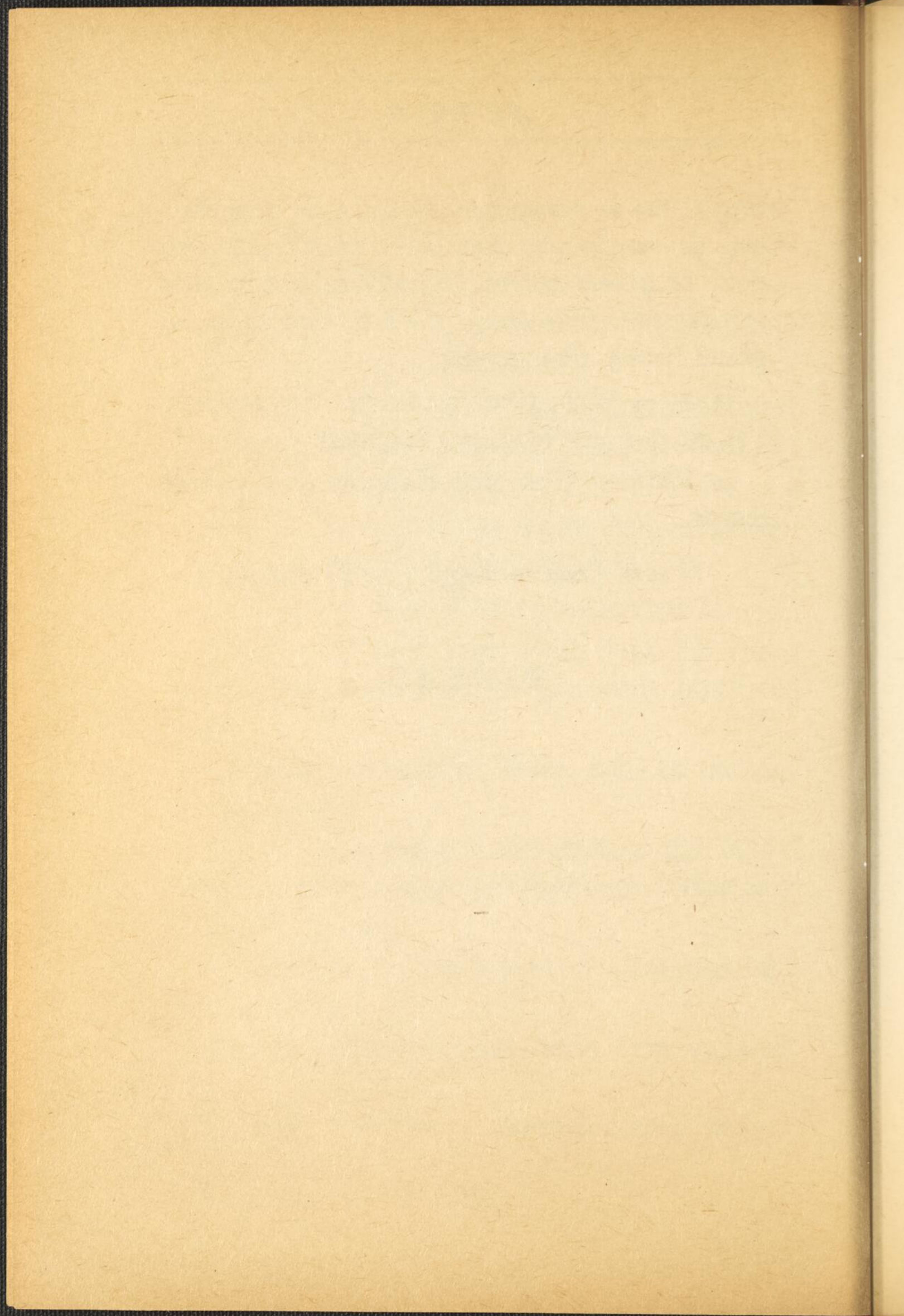
tu n'as pas la permission de sortir de cette maison. Je ne dis pas que, si tu en sors, ce sera pour ne plus y entrer. Je t'affirme que tu n'en sortiras pas. (*Un temps.*) Va te reposer, tu as grand besoin de sommeil.

JEAN. — Non, père, vous avez mal entendu. J'ai dit que je n'avais pas sommeil.

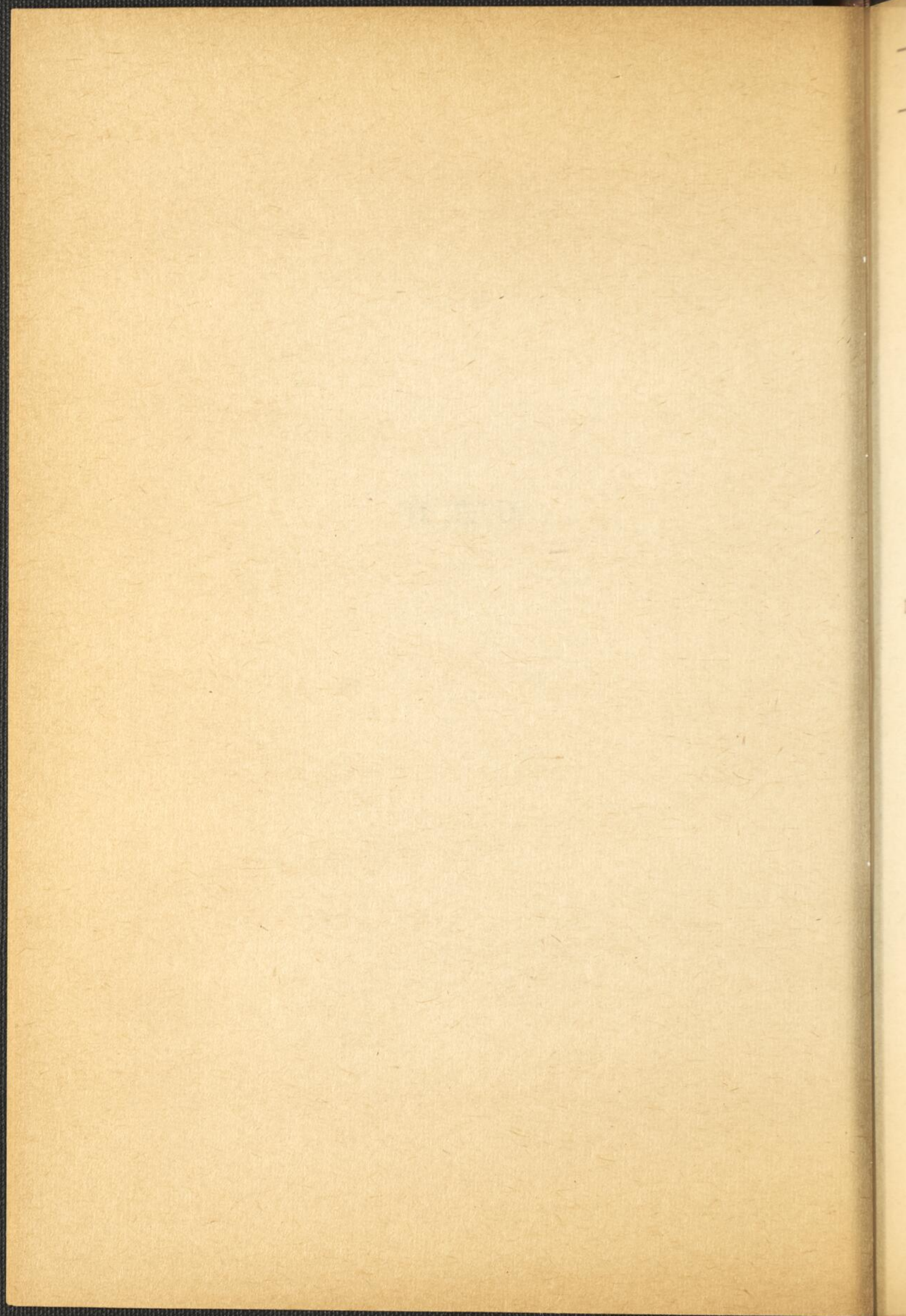
LE PÈRE. — C'est trop d'âneries en si peu de temps.

Il sort. Jean se dirige vers la cheminée.

RIDEAU



ACTE II



ACTE II

TABLEAU III

Il sera bientôt midi. Un bon soleil entre par les fenêtres.

SCÈNE I

LE PÈRE, LA MÈRE

LE PÈRE, *regardant au dehors*. — Il commence à faire bon.

Un temps.

LA MÈRE. — On dirait que cela t'inquiète.

LE PÈRE. — Non.

LA MÈRE. — Mais si, cela t'inquiète.

LE PÈRE. — Il est vrai que je préfère la neige.

LA MÈRE. — Je sais...

LE PÈRE, *avec un semblant de gaieté*. — C'est beau, la neige ! C'est blanc, c'est pur ! Quelle joie que de regarder la neige dans notre pays !

UN FILS À TUER

LA MÈRE. — Tandis que le printemps est complice de toutes les fredaines ?

LE PÈRE, *dur*. — Oui, au printemps, les fils mal élevés quittent leurs parents. Il y a des bateaux qui les attendent partout. Ils n'ont plus un sou d'honneur, au printemps. Ils sèment le deuil dans les maisons.

LA MÈRE. — Au printemps, un fils a besoin d'être mieux aimé...

LE PÈRE. — L'amour ! J'aime mieux des fleuves couverts de glace. Les fils partent mais ne vont pas loin.

LA MÈRE. — L'hiver ! La glace ! La neige ! Ne comptons pas uniquement sur la neige pour rendre la joie à cette maison.

LE PÈRE. — Quand on a un fils à moitié fou, la joie n'est pas à l'aise dans une maison.

Un temps.

LA MÈRE. — J'ai vu Jean, il y a un instant : son sommeil a dû être mauvais.

LE PÈRE. — Dis plutôt qu'il n'a pas fermé l'œil. Pourtant, tout à l'heure, je l'ai aperçu qui sortait de sa chambre : il avait l'air plus calme.

ACTE II

Il m'a même dit bonjour en souriant. Il fredonnait une chanson qui m'a parue gaie. Mais on ne sait jamais avec lui ce qui est triste ou pas. Il pourrait rendre macabres les mots les plus drôles en les faisant passer par sa bouche. Je n'aime pas le sourire béat des gens légers, mais il ne faut pas non plus tout assombrir sur son passage. C'est ce qui m'a frappé en voyant Jean : il rayonnait presque.

LA MÈRE. — Il faut de la patience. Dans quelques jours...

LE PÈRE. — De la patience ! Une fois pour toutes, m'expliqueras-tu ? Devant toutes ses bêtises, tu ne dis rien. Il serait un assassin et tu m'exhorterais encore à la patience. Dis-toi bien que le peu de changement qui a pu survenir en lui est dû à ma fermeté. Il a compris, sans aller plus loin, qu'il ne servait à rien de s'opposer à ma volonté. Mais toi, je n'exagère pas, tu laisserais ton fils se jeter dans l'abîme.

LA MÈRE. — Tu ne comprends pas.

LE PÈRE. — Soit ! Je ne comprends pas. Seulement, ce matin, à l'aube, ton fils était à la place où tu te tiens maintenant et il m'a bel et bien dit qu'il comptait repartir. Si mainte-

UN FILS À TUER

nant il a changé d'idée, ce n'est pas à ta complaisance que nous le devons.

LA MÈRE. — Il veut repartir ? Le pauvre petit ! Vous vous êtes encore querellés ?

LE PÈRE. — Il a été plus frondeur que jamais.

LA MÈRE. — Vous êtes comme des étrangers, l'un et l'autre. Vous ne vous connaissez pas.

LE PÈRE. — Toi, tu es une montagne d'inconscience.

LA MÈRE. — C'a été plus fort que toi, tu n'as pas pu attendre.

LE PÈRE. — Je l'ai arrêté dans sa chute pour son bien. En tous cas, il ne semble pas qu'à lui tu puisses aisément apprendre la patience.

LA MÈRE. — Je me dois d'essayer.

LE PÈRE. — Hé ! Il sera parti avant la première leçon !

LA MÈRE. — Pas s'il se sent aimé, pardonné.

LE PÈRE. — Aimé ! Pardonné ! Même alors, il saura profiter de notre faiblesse. (*Dur.*) Écoute bien : j'ai maintenant lieu de craindre

ACTE II

le pire, après ce qu'il m'a dit. Je l'ai mis en garde. Un faux geste et il est perdu.

LA MÈRE. — Tu joues un jeu dangereux.

LE PÈRE. — Tu te trompes : il ne s'agit pas de jeu. Je n'ai jamais été aussi sérieux. Cette affaire me tient à cœur. J'entends venir l'animal sauvage. Je vous laisse... Et tente de l'apprivoiser, voir...

Il sort.

SCÈNE II

LA MÈRE, JEAN

Jean entre et va à la fenêtre. Il est en tenue familière, en chemise, cheveux décoiffés. On sent un laisser-aller et même de la bonne humeur. Sa mère l'observe. Toujours à la fenêtre, il peut même chanter.

JEAN. — Tiens, maman, vous étiez là ? Excusez ma tenue. (*Il s'avance vers elle et l'embrasse.*) Chère petite maman.

LA MÈRE, *gaie*. — Mais... tu m'as déjà embrassée une fois ce matin.

UN FILS À TUER

JEAN, *même jeu*. — Vous voyez que je ne m'en porte pas plus mal !

LA MÈRE. — C'est bon de te voir ainsi. Tu as bien dormi ?

JEAN. — J'ai dormi un peu. Cela m'a fait grand bien.

Jean est de nouveau à la fenêtre.

LA MÈRE. — Quel beau jour de printemps, n'est-ce pas ?

JEAN. — Même dans les rivières du Nord, la débâcle est terminée. Le fleuve est libre... Ailleurs, les printemps doivent être si différents des nôtres.

LA MÈRE. — Oui. Pourtant, ceux d'ici ont bien leur charme, crois-moi.

JEAN. — Je le sais bien, maman. Rien ne me met plus de joie au cœur, après six longs mois d'attente, que de voir les bourgeons juteux du gros érable, à gauche du sentier qui mène chez Hélène.

LA MÈRE, *après hésitation*. — Tu n'es pas gentil avec elle...

JEAN. — Quoi ?

ACTE II

LA MÈRE. — Je te parle d'Hélène. Tu devrais songer qu'elle est entre tes mains, sans défense. Un mot de toi peut signifier pour elle des jours de souffrance. (*Ayant constaté que Jean ne proteste pas.*) Crois-tu qu'elle soit rentrée paisiblement chez elle, après ce que tu lui as dit ce matin ?

JEAN. — C'est vrai, vous avez raison, maman. Mais pensez que, ce matin, je n'étais pas maître ni de ce que je faisais ni de ce que je disais.

LA MÈRE. — Je sais bien, Jean, que tu ne peux pas être méchant. (*Jean retourne à la fenêtre.*) À quoi songes-tu ?

JEAN. — J'imagine un pays où, depuis des mois, il y a des flots de ce beau soleil qui brille aujourd'hui. Tenez, sur les bords d'un fleuve pas trop large, qui coule lentement, quelle douceur ce doit être de flâner sans arrière-pensée...

LA MÈRE. — Ne parle pas de ces choses.

JEAN. — Si, maman, parlons-en. À dix-huit ou dix-neuf ans, vous vous êtes sûrement promenée, un beau jour de printemps, sur les bords de la Seine...

UN FILS À TUER

LA MÈRE. — Jean...

JEAN. — Je n'ai pas de peine à imaginer la jeune fille timide, rougissante, qui allait à cette promenade, le dimanche après-midi, avec ses parents...

LA MÈRE. — Jean, tu sais que ton père n'aime pas que nous nous tournions la tête avec ces souvenirs. Il dit qu'il faut regarder en avant.

JEAN. — Avez-vous juré d'arracher, un à un, de votre cœur, les souvenirs les plus doux ? Moi qui n'ai pas encore connu d'autre vie que celle-ci, j'aime laisser tourbillonner dans ma tête des souvenirs imaginaires et les rêves de l'avenir.

LA MÈRE. — Il ne faut pas.

JEAN. — Souvenirs et rêves s'enlacent délicieusement... Dites, maman, ne vous arrive-t-il pas, à vous aussi, de vous éveiller au sortir d'un cauchemar et de marcher soudain d'un pas léger, dans une autre vie ?

LA MÈRE. — Jean, abandonne ces pensées.

JEAN. — Songez aux terres qui sont là-bas,

ACTE II

plus loin que nos yeux ne peuvent regarder,
aux mondes qui se cachent par delà les mers.

*La Mère se couvre le visage de ses
mains, comme pour cacher ses larmes. Jean
la regarde. Il court vers elle et l'embrasse.*

Maman !

LA MÈRE. — J'ai déjà entendu ces paroles,
et de la bouche même de ton père.

JEAN. — Maman !

Un temps.

LA MÈRE. — Tu étais notre seul enfant.
Nous t'avons élevé dans la mollesse.

JEAN. — Maman, vous ne m'avez pas si mal
élevé puisqu'aujourd'hui, je vous aime et que
je devine les secrets.

LA MÈRE. — Cela ne t'avance à rien, crois-
moi. Tu serais beaucoup mieux de vivre tran-
quillement ici, sans ces étranges pensées qui
hantent ton esprit.

JEAN. — Peut-être avez-vous raison ; mais,
moi, il me faut le constater par moi-même.

LA MÈRE. — Comment feras-tu ?

UN FILS À TUER

JEAN, *sans répondre*. — Aujourd'hui est un jour important pour moi. Certaines choses doivent s'expliquer si je ne veux pas qu'elles restent pour toujours comme un point d'interrogation devant mes yeux.

LA MÈRE, *effrayée*. — Que veux-tu dire ?

JEAN. — Maman, pourquoi ai-je toujours à subir votre opposition ? Si je regarde à la fenêtre, j'entends qu'il ne faut pas regarder à la fenêtre. Si j'avoue un goût, on m'apprend qu'il y a là quelque péché. C'est à se demander si vous ne voulez pas me dresser. Mais, enfin, même un chien, on ne contredit pas à tous ses mouvements sous prétexte qu'on le dresse.

LA MÈRE. — Nous te laissions toute liberté. Aujourd'hui, la moindre contrainte te blesse.

JEAN. — La bête sauvage, on voudrait bien la dresser elle aussi. Ce n'est pas facile, elle est aussi forte que le maître. (*Un temps bref.*) Mais pourquoi veut-on la dresser, pour son bien peut-être ?

LA MÈRE. — Jean, ne parle pas sur ce ton.

JEAN. — Je ne veux pas vous blesser, maman ; j'essaie de comprendre en ce jour. On veut s'en servir, de la bête sauvage ?

ACTE II

LA MÈRE. — Tu es injuste.

JEAN. — Attention, je suis injuste ! Qui est injuste, ce n'est pas prouvé. Quand à mon père et à ma mère, je ne peux même plus parler de ce que j'aime ; quand à mon père et à ma mère, je ne peux même plus parler de ce qu'ils ont aimé, je me demande où est l'injustice.

LA MÈRE. — Tu n'as pas à nous juger.

JEAN. — Dès que nous ne parlons plus de devoir dans cette maison, les chaînes de l'enfer nous empêchent de respirer.

LA MÈRE. — Le devoir est devenu notre première règle.

JEAN. — Cette règle vous interdit même d'évoquer vos souvenirs les plus chers. Qui a institué une règle pareille ?

LA MÈRE. — Ton père me l'a apprise et nous essayons de te la transmettre.

JEAN. — Eh bien ! Voilà une règle que je n'admettrai jamais.

LA MÈRE. — Que dis-tu ?

JEAN. — Vous avez bien entendu. Je dis voilà une règle que je n'admettrai jamais.

LA MÈRE. — Et que feras-tu ?

UN FILS À TUER

JEAN. — Vous le savez bien ce que je ferai. Et vous en êtes tellement certaine, sans vous l'avouer, que vous seriez prête à m'enchaîner pour m'empêcher de faire ce que j'ai décidé.

LA MÈRE. — De quelle décision parles-tu ?

JEAN. — Mais cette fois-ci, ce ne sera pas cette course folle et sans but dans les bois. J'aime bien cet ordre que mon père m'a donné de ne pas sortir de la maison : un seul pas, suffit à me libérer.

LA MÈRE. — Où iras-tu ?

JEAN, *après avoir esquissé un geste large et imprécis, voulant rester mystérieux, ou peut-être comprenant ce qui arrivera.* — Nulle part...

LA MÈRE. — Jean, tu es fou ! (*Puis très nerveusement.*) Ah ! d'ailleurs, ton père saura bien t'en empêcher. On ne quitte pas ce pays aussi facilement. Si on pouvait ainsi déshonorer son père et sa mère, ce serait trop facile. Tu ne partiras pas. Dieu ne permettra pas un geste pareil.

JEAN. — Ai-je prononcé une seule fois le mot partir ? Vous aussi vous savez mêler Dieu

ACTE II

à toutes les sauces. Mais n'ayez crainte. S'il s'agit d'un commandement de Dieu, je n'y passerai pas outre, mon père saura bien m'en empêcher. Je le connais, c'est un homme inflexible. Vous l'avez dit : il est prêt à tout. Moi aussi.

Fausse sortie.

(Presque joyeux.) Il paraît que pendant des semaines, sur certains bateaux, on ne mange que du biscuit pourri...

Comme il va pour retourner dans sa chambre, il croise son père qui rentre dans la maison.

SCÈNE III

LE PÈRE, LA MÈRE, JEAN

LE PÈRE. — Tu aurais dû rester au lit après toutes ces émotions. Ce ne sont ni ton escapade ni ta crise qui t'auront reposé.

JEAN. — J'avais besoin de me lever pour respirer l'air frais de cette belle journée de printemps.

UN FILS À TUER

LE PÈRE. — Tu reprendrais donc goût à cette vie ?

JEAN. — J'ai toujours aimé la nature et je l'aime de plus en plus. Avez-vous terminé d'éclaircir le petit bois ?

LE PÈRE, *de plus en plus étonné*. — Pas tout à fait encore. Il me faut attendre le vent d'ouest pour brûler mes abattis.

JEAN. — Dommage que vous ne me permettiez pas de sortir de cette maison, j'aurais été vous aider. Ce sera pour une autre fois...

Il sort.

SCÈNE IV

LE PÈRE, LA MÈRE

LE PÈRE. — Eh ! bien, tu vois ?

LA MÈRE. — Quoi ?

LE PÈRE. — Jean. Ce n'est pas avec ta faiblesse que nous serions arrivés à ce résultat !

LA MÈRE. — Ne triomphe pas trop vite.

LE PÈRE. — Je ne triomphe pas, je constate

ACTE II

que Jean est joyeux, détendu, calme. Et je ne peux faire autrement que d'attribuer cette victoire à la façon dont j'ai su agir avec lui. J'ai eu la bonne méthode.

LA MÈRE. — Jean est joyeux, il est vrai, parce que sa détente est une pause et que son calme est une assurance.

LE PÈRE. — Quelles sont ces obscures paroles ? Tu n'as donc pas vu quel changement s'est produit en lui en quelques heures ? Est-ce le même fils que nous avons ramené cette nuit et qui, à l'aube, me défiait par son désir de partir ?

LA MÈRE. — J'ai vu qu'à l'aube il avait la fièvre et que, maintenant, il ne l'a plus ; c'est tout. Mais sa décision reste la même.

LE PÈRE. — Il serait fourbe à ce point ?

LA MÈRE. — Il ne cherche à tromper personne. Si tu es dupe, c'est que tu ne le connais pas comme je le connais.

LE PÈRE. — Que s'est-il passé entre vous ?

LA MÈRE. — Rien. Des mots, rien que des mots.

LE PÈRE. — Que t'a-t-il dit ?

UN FILS À TUER

LA MÈRE. — Il a commencé par être gai, puis il a rêvé tout haut...

LE PÈRE. — Il n'a pas tout son esprit à lui.

LA MÈRE. — Puis il m'a fait des reproches ; il m'a presque demandé des comptes.

LE PÈRE. — Comment ? Il a osé...

LA MÈRE. — Mais à travers toutes ses paroles, j'ai compris que la journée ne se terminerait pas peut-être sans qu'il arrive un malheur.

LE PÈRE. — Ainsi, il m'a joué la comédie, et je me suis trompé : il veut toujours partir. Mais il n'a pas l'étoffe d'un coureur de bois. Il reviendra...

LA MÈRE. — Il veut partir loin, très loin.

LE PÈRE. — Pour une fois, l'éducation que tu lui as donnée va servir mes desseins sur lui. C'est un douillet. Il sera vivement revenu.

LA MÈRE. — Ah ! non. Il veut partir très loin...

LE PÈRE, *en colère*. — Sois tranquille. Je saurai bien l'en empêcher.

LA MÈRE. — Non, tu ne sauras pas l'en empêcher. Un geste maladroit et il part sans même nous dire adieu.

ACTE II

LE PÈRE. — Tu me crois faible, toi qui pourtant me connais.

LA MÈRE. — Je te sais dur, et lui aussi, et ce n'est pas le moment d'être dur. Tâchons seulement de gagner du temps.

LE PÈRE. — Qu'est-ce qui te court par la tête ?

LA MÈRE. — Comment puis-je expliquer ? Il n'est pas heureux ici. Il est perdu. Je n'en sais pas davantage. Je n'arrive pas à tout comprendre. Je ne sais plus que faire, je ne sais plus quoi lui dire. De la patience, il se calmerait. Autrement, il partira dans un coup de tête. Tes mots exaspérés n'arrangeront rien. Qui sait, si nous réussissons à le retenir quelques jours, quelques semaines, peut-être reprendra-t-il goût à notre vie ?

LE PÈRE. — Quel est ce désir de partir, alors que tout ici est préparé pour lui, pour son avenir ?

LA MÈRE. — Ne me pose pas de question. Efforce-toi de l'aimer.

LE PÈRE. — Mais qu'a-t-il enfin ?

LA MÈRE. — Il te ressemble. Il m'a parlé comme tu l'as fait jadis...

UN FILS À TUER

LE PÈRE. — Jean a peur des responsabilités. Il a peur du travail. Il refuse de continuer ce que nous avons commencé. Ce n'est rien plus que de la lâcheté.

LA MÈRE, *avec lassitude*. — Mais non.

LE PÈRE. — C'est un lâche que nous avons comme fils.

LA MÈRE. — Mais non. Jean te ressemble. Il regarde vers l'aventure, vers l'inconnu.

LE PÈRE. — Fini de rêvasser, monsieur mon fils.

Un temps.

LA MÈRE. — Il a parlé de bateaux sur lesquels on ne mangeait que du biscuit pourri.

LE PÈRE, *ironique*. — Il veut aller en France, peut-être ? C'est ce qu'il appelle l'aventure, l'inconnu !

LA MÈRE. — Tu oublies que pour lui, c'est l'aventure, l'inconnu.

LE PÈRE. — Il croit que dans cette vieille Europe, tout est beau, tout est facile. Il n' imagine pas ce qu'il y a de saleté dans ce continent mort. Ses jolis rêves, il devrait en oublier quel-

ACTE II

ques-uns, s'il allait là-bas. (*Changeant de ton. Ferme et rageur.*) Mais il n'ira pas. Ah ! non. Il ne nous quittera pas comme cela. Nous avons des terres à faire. Il ne partira pas, ça non, jamais. Nous devons nous imposer ici, imposer notre nom, devenir des maîtres. J'ai besoin de mon fils. Déjà, nous avons assez perdu de temps, par sa faute.

LA MÈRE. — Penses-tu un peu à lui ? Penses-tu un peu à ce que je t'ai dit ?

LE PÈRE. — Il me rendra fou. Notre vie ne va pas s'écraser aussi piteusement. Le petit misérable ! Il retournerait là d'où je suis venu ! Nous verrions cela !

LA MÈRE. — Jean n'est pas ce que tu crois.

LE PÈRE. — J'aurai vécu cette vie de privation pour voir un fils qui abandonne tout et pour voir sa mère qui l'encourage au plus répréhensible des gestes ! J'aurai vécu ma vie de chien pour cela !

LA MÈRE. — Je ne l'encourage pas. C'est faux, je ne l'encourage pas. Ce départ serait un grand chagrin pour moi. Je suis au moins aussi malheureuse que toi. Je n'ai pas la rage au cœur... mais une grande tristesse...

UN FILS À TUER

LE PÈRE. — Assez de sentiment. Tout s'effondre et tu nous défends avec des sanglots dans la voix.

LA MÈRE. — Jean a vingt ans.

LE PÈRE. — Il faut des gestes. L'empêcher, je dois l'empêcher de tout gâter, et à tout prix. Une femme peut pleurnicher, un père doit être un homme.

LA MÈRE. — Tu te heurtes à un fils qui est un homme, lui aussi.

LE PÈRE. — Justement, et tant mieux.

LA MÈRE. — Si ton vieil orgueil et sa fierté devaient se croiser sans malheur, j'en serais étonnée.

LE PÈRE. — Je te demande seulement de croire que je suis résolu à ne pas abandonner ma position.

LA MÈRE. — C'est bien ce que je redoute le plus.

LE PÈRE. — Avec tes larmes, il est d'abord certain que tu n'obtiendras rien. Jean a deviné ta faiblesse, ton impuissance qui, pour lui, équivalent à un consentement pur et simple.

ACTE II

LA MÈRE. — Tu as bien vu que tu n'étais pas mieux armé avec ta force.

LE PÈRE. — Je n'ai plus le choix des armes. Toutes me seront bonnes.

LA MÈRE. — Comme par hasard, tu te défends ainsi avec les armes qui te plaisent.

LE PÈRE. — C'est un hasard, tu as bien dit.

LA MÈRE. — Admettons, admettons. (*Sur un autre ton.*) As-tu songé seulement qu'un peu d'habileté, un brin de ruse serviraient notre cause ?... Au lieu de ce plongeon dans la catastrophe...

LE PÈRE. — J'ai aussi des armes de ce genre. Repose-toi sur moi.

LA MÈRE. — Dieu te protège !

LE PÈRE, *pitoyable*. — Si seulement je trouvais un appui en toi, si j'avais reçu de toi un seul mot, je ne dis pas de confiance, mais d'encouragement, penses-tu que je ne me sentirais pas plus fort ? Je ne suis pas si méchant que tu crois. Quelle sorte de plaisir prendrais-je à jouer le tyran au milieu des miens ? Car, tyran, ogre, croquemitaine, voilà bien mon rôle à tes yeux !

UN FILS À TUER

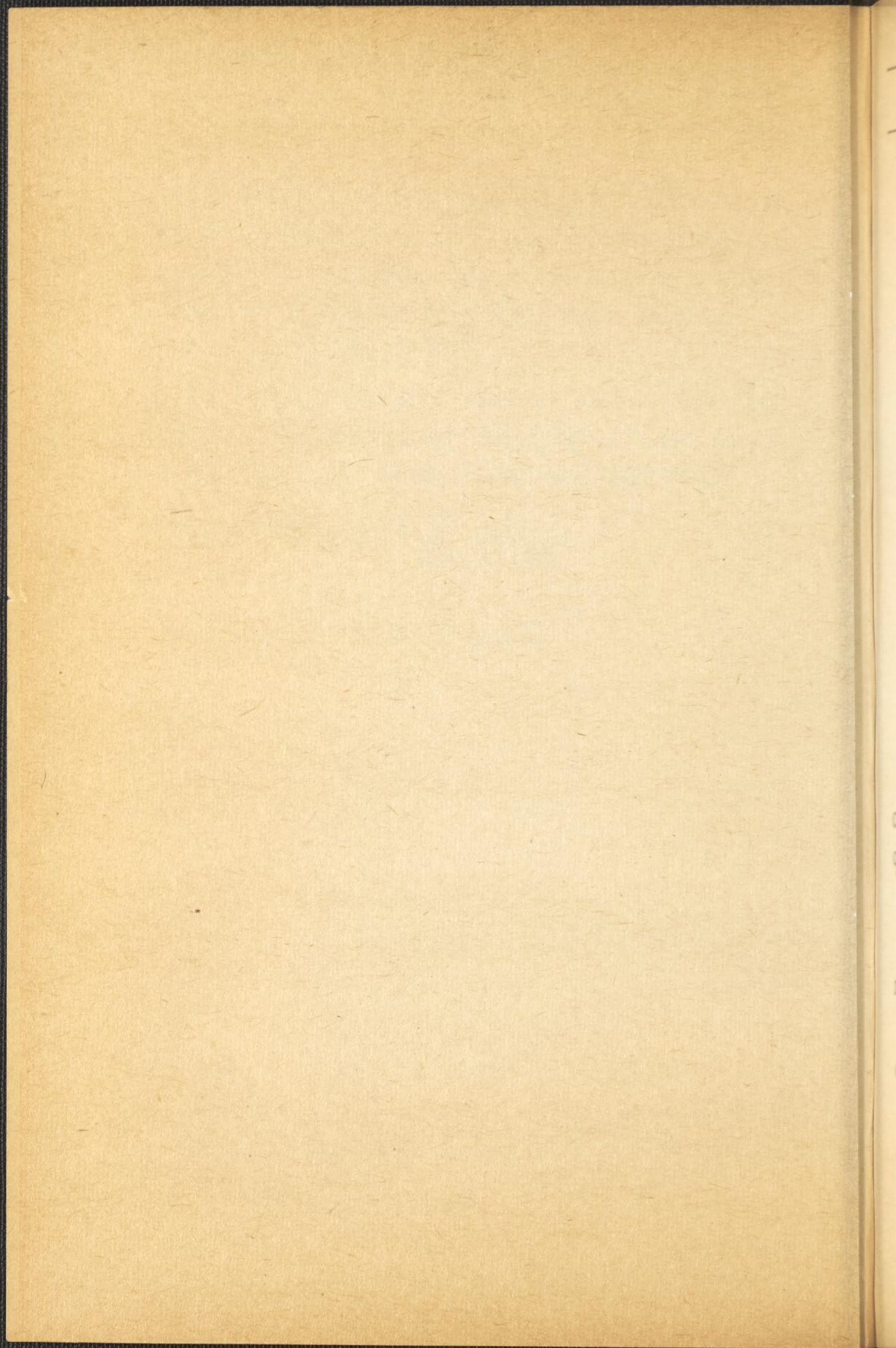
LA MÈRE. — De mon mieux, à ma façon, je tente de défendre ce que j'aime. Mais, quoi que tu fasses, tu sais bien que je garderai le silence. Dieu nous regarde et il faut avoir confiance : il t'inspirera ton devoir.

LE PÈRE, *avec une étrange lueur dans les yeux.* — Nous sommes enfin alliés. C'est mieux ainsi. Et, tu as raison : Dieu est avec nous.

La Mère garde le silence.

RIDEAU

ACTE III



ACTE III

TABLEAU IV

Il est cinq heures de l'après-midi. Lumière douce. Une détente après la vive chaleur du jour.

SCÈNE I

LE PÈRE, HÉLÈNE

Ils entrent. Le Père donne le bras à Hélène qui a l'air toute petite fille à côté du maître de la maison.

LE PÈRE. — Viens, Hélène, viens. Tu as vu comme le ciel est calme ? Quel pays magnifique !

HÉLÈNE. — Je suis heureuse ici.

LE PÈRE. — Il n'y en a pas de plus beau ; il ne peut pas y en avoir de plus beau.

HÉLÈNE. — Pourtant, on dit que la France est un bien beau pays.

LE PÈRE. — Bah ! Il faudrait s'entendre là-dessus, sur ce que l'on nomme la beauté. Là-

UN FILS À TUER

bas, c'est bien bâti, c'est beau évidemment. Mais ici, il y a une nature endiablée, terrible. Pour un homme en santé, c'est une grande émotion que de pouvoir s'attaquer à cette jeune bête sauvage. Il faut dominer tout ce qui nous entoure. Voilà qui donne des satisfactions quand on y réussit. Et parfois on a, comme en ce moment, le spectacle de la bête sauvage au repos, calmée ou vaincue, qui sait? Tu me comprends?

HÉLÈNE. — Vous êtes un homme.

LE PÈRE. — Les enfants aussi peuvent comprendre.

HÉLÈNE. — Je ne sais pas.

LE PÈRE. — Je sais, moi. À moins qu'ils ne s'entêtent stupidement. Cependant, à Jean, je n'ai pas dit mon dernier mot.

HÉLÈNE. — Lui a dit le sien, semble-t-il.

LE PÈRE. — Vraiment... (*Moment de gêne. Le Père se domine et change de ton. On sent qu'il cherche un moyen d'attaquer le sujet.*) Quand je te vois comme aujourd'hui, je pense à votre petite enfance, à Jean et à toi. C'était si charmant de vous retrouver toujours ensemble.

ACTE III

HÉLÈNE. — Pour ma part, je ne l'oublierai jamais.

LE PÈRE. — Un père un peu mieux compris des siens aurait pu espérer le plus heureux et le plus normal des dénouements...

HÉLÈNE. — Vous cherchez à me faire de la peine. J'ai compris que Jean m'a remplacée par un rêve, un idéal qu'il s'est plu à embellir jour après jour. Comment voulez-vous que je lutte contre cet ennemi invisible ?

LE PÈRE. — Pauvre enfant ! (*Un temps. Puis, attaquant de face.*) Ma petite Hélène, je me dis aussi qu'il y a peut-être de ta faute dans tout cela.

HÉLÈNE. — Je crois que c'est toujours une faute que de ne pas être aimée.

LE PÈRE. — Mais non, mais non. Je pense que si tu perds Jean, ce peut être de ta faute. Il fallait l'arracher à ses rêves et le faire redescendre sur terre.

HÉLÈNE. — Je ne vous comprends pas bien.

LE PÈRE. — Mais oui, tu me comprends. Il aurait suffi que tu saches te l'attacher. Enfin, je ne sais pas bien expliquer ces sortes de cho-

UN FILS À TUER

ses. Une jeune fille, même à ton âge, doit savoir cela d'instinct. Jean était jeune, plein d'entrain, de force... Il fallait essayer de le comprendre...

HÉLÈNE, *subitement hors d'elle-même.* — Comment pouvez-vous me tenir de pareils propos ?

LE PÈRE. — Ne t'affole pas, petite Hélène. Voyons, ne pleure pas. Je ne te veux pas de mal : je veux t'aider. Et, de ton côté, tu peux m'aider. Ton malheur, tu l'imagines irréparable. C'est l'idée d'une enfant. Certains jours de la vie, un bras solide peut contrarier le destin.

HÉLÈNE. — Vous êtes un homme.

LE PÈRE. — Que me sert d'être un homme quand un seul de tes regards...

HÉLÈNE. — Ne dites pas cela.

LE PÈRE. — Un seul de ces regards est une force. Ne veux-tu pas que tout s'arrange ?

HÉLÈNE. — Il me semble que ce ne sera pas possible.

LE PÈRE. — Je te répète que tu as l'assurance de mon aide et de celle de sa mère. Puisque

ACTE III

nous voulons tous trois le garder ici, pourquoi ne pas nous allier ? Ne serais-tu pas heureuse un jour d'être la maîtresse de cette maison avec Jean à tes côtés ?

HÉLÈNE. — Jean avec moi... Même avec votre aide, je ne sais pas.

LE PÈRE. — Il suffirait que tu favorises notre entreprise. Il suffirait d'un rien.

HÉLÈNE. — Je suis faible devant lui.

LE PÈRE. — Petite fille ! Dis-moi, sans t'énerver : est-ce que Jean, parfois, ne t'a pas montré une tendresse un peu vive ? (*Un temps.*) N'a-t-il jamais profité d'un moment de solitude pour, disons, t'embrasser ? (*Mouvement d'Hélène.*) Remarque, tu es assez jolie : un tel geste n'aurait rien d'impossible. Tu n'as pas à t'en cacher. Je comprends la jeunesse. On permet ces jeux si on ne les encourage pas.

HÉLÈNE. — Comment vous répondre ? Jean m'a embrassé quelques fois, si c'est là ce que vous désirez savoir ; très gentiment, à des anniversaires, au Nouvel An, ou simplement pour rire.

LE PÈRE. — C'est tout ? (*Hélène hésite.*)

UN FILS À TUER

Hélène, tu n'es plus ici avec le père de Jean : tu es avec un ami qui ne cherche qu'une chose, ton bonheur.

HÉLÈNE. — Une fois, il m'a regardée fixement avec un tel sérieux... que j'ai eu peur. Je me suis sauvée. Et pendant plus d'une semaine, nous ne nous sommes pas adressé la parole.

LE PÈRE. — C'était peu de chose. Quel charmant tableau que celui de ces deux jeunes forces qui s'affrontent. Et alors ?

HÉLÈNE. — C'est tout.

LE PÈRE. — Jean n'a-t-il jamais fait allusion à cette courte scène ?

HÉLÈNE. — Non, jamais. Mon amour était très simple. Jean est si étrange que cet hommage direct, dépourvu des complications qui font son bonheur, ne pouvait lui plaire. Je me suis défendue de mon mieux de l'aimer.

LE PÈRE. — Et quand tu as connu les intentions de Jean, quand tu as su qu'un mirage était en voie de lui faire chavirer la tête, ta tendresse n'a rien imaginé pour le sauver ?

HÉLÈNE. — Je ne pensais plus à rien. J'ai pleuré pendant des heures.

ACTE III

LE PÈRE. — Ta mauvaise fortune aurait changé ?

HÉLÈNE. — Je vous dis que je ne pensais plus à rien : je pleurais. J'étais triste et je pleurais.

LE PÈRE. — Tu étais malheureuse et pas un instant tu n'as songé au geste qui pouvait tout changer, pas un instant tu n'as cessé de tout accepter. Tu étais consentante de perdre...

HÉLÈNE. — Comment vouliez-vous que, froidement, je fisse des calculs. Non, je n'étais pas consentante.

LE PÈRE. — Si, tu l'étais ; pourvu que ce fût dans l'honneur, le devoir, et les larmes aux yeux. (*Sans ironie.*) C'est très beau.

HÉLÈNE. — Vous ne me connaissez pas. Je l'aimais malgré tout, malgré lui. Je l'aimais, et ce qu'il désirait de bon ou de mauvais, croyez-vous que je le jugeais ? J'aurais partagé toutes ses fautes, ses bêtises, sa perte même, sans y réfléchir une seconde. (*Un temps.*) Je ne sais plus ce que je dis.

LE PÈRE. — On ne peut être plus jeune, plus enfant que tu ne l'es. Hélène pleurniche dans

UN FILS À TUER

son coin ! Bien sûr : son amoureux va la quitter ! On prend pour acquis : impossible de le retenir, c'est un garçon si séduisant et si étrange. (*Un sourire, puis :*) Tu n'as jamais été arrachée, mais vraiment arrachée à celui que tu aimes. Tu es une enfant qui prépare soigneusement son malheur. Et pour l'instant, je ne crains pas d'en rire. Mais, un beau matin, un beau matin que tu ne verras pas, un beau matin, tu te réveilleras folle de chagrin. Alors, tu mériteras que l'on respecte ton malheur : des gens se signeront en te voyant en pleurs. Hélène, des nuits entières, tu ne dormiras pas, tu attendras le jour, en maudissant ton destin, en déchirant l'oreiller. Tu penseras à lui en grelottant dans ton lit. Le printemps viendra, l'été viendra et ce sera l'insomnie des nuits d'été, chaudes comme un fourneau. Les journées seront longues et tu mourras d'ennui devant tous les travaux. Ajoute à ces longues nuits ces longs jours et tu vois une jeune fille devenir une vieille fille, puis une personne sans âge, puis ce qui n'a qu'un nom : une malheureuse. Tu te retrouves dans ce rôle ? Tu la connais cette pauvre femme ? Ah ! pendant des années,

ACTE III

son imagination a couru en tout sens. Elle en a découvert, ne crois-tu pas, des façons de le retenir... Sais-tu ce que c'est pour une pauvre, une triste, une malheureuse femme seule, ces simples mots que l'on peut dire sans y penser parce qu'ils sont de tous les jours : il est trop tard ? Raté, manqué, perdu. Il est trop tard.

HÉLÈNE. — Que voulez-vous de moi ?

LE PÈRE. — Je ne veux rien, pas grand'chose : seulement te dire que pour toi, il n'est pas trop tard. Tu es forte. Et songe que tout en faisant ton bonheur, tu sauveras une famille de la honte d'avoir un fils déserteur.

HÉLÈNE. — Je voudrais parler à Jean.

LE PÈRE. — Je te l'envoie tout de suite. (*Il va pour sortir.*) Pense à ton bonheur.

Il sort.

SCÈNE II

HÉLÈNE, JEAN

Hélène ne bouge pas de l'endroit où elle est. Quand Jean entre, elle l'entend mais ne le regarde pas.

UN FILS À TUER

JEAN. — Il paraît que tu réclames ma présence ? Quel honneur !

HÉLÈNE. — Jean, ce n'est pas le ton qui convient à la conversation que je veux avoir avec toi.

JEAN, *après être passé par derrière et l'avoir embrassée sur la joue.* — Bonjour, Hélène.

HÉLÈNE. — Ni celui-là, d'ailleurs.

JEAN. — Oh ! comme tu es farouche aujourd'hui ! Il y a pourtant des jours où tu aurais donné beaucoup pour que je sois aussi... familier...

HÉLÈNE. — Ainsi, jusqu'à la fin, tu n'auras ouvert la bouche que pour me faire mal.

JEAN. — C'est ta faute : je suis entré ici avec les meilleures intentions du monde. Maman m'a dit que je n'étais pas gentil avec toi : comme je suis un fils obéissant, j'essayais de réparer...

HÉLÈNE. — Jean, j'aime mieux te voir comme ce matin.

JEAN. — Ce matin ? Ce matin, ne t'ai-je pas promis de faire semblant d'être ton amoureux ? Mon ardeur ne veut rien entendre de plus. Je

ACTE III

commence, chère princesse... Divine fée des forêts du Nouveau-Monde...

HÉLÈNE. — Ce matin, n'as-tu pas juré de partir ?

JEAN. — Il est près de six heures !

HÉLÈNE. — Ainsi une journée suffit à ébranler tes décisions qui semblent les plus fermes.

JEAN. — D'ailleurs je ne partirais pas sans te faire des adieux déchirants... Maman m'a déjà raconté qu'avant de venir en ce pays, elle avait vu des gens qui simulaient les passions des autres et qu'on se réunissait pour les voir pleurer et que même l'on y applaudissait et que cela était considéré comme un divertissement exceptionnel dans la bonne société. Ne veux-tu pas que nous fassions semblant d'être amoureux l'un de l'autre ?

HÉLÈNE. — Tu oublies que je le suis vraiment.

JEAN. — Cela ajoutera à la vérité, mon ange !

HÉLÈNE. — Cruel ! Comme tu es cruel ! Comme tu prends plaisir à te jouer de moi !

JEAN. — Je m'ennuie ici et je passe le temps

UN FILS À TUER

comme je le peux. Tu es la seule personne à qui je puisse parler d'autre chose que de devoir, de travail, de mission.

HÉLÈNE. — Pourquoi ne me parles-tu pas plutôt de ce qui te tient à cœur ? Des pays dont tu rêves ? De ton départ ?

JEAN. — J'aime mieux te voir pleurer pour autre chose.

HÉLÈNE. — Tu te trompes, Jean, je n'aurais pas pleuré.

JEAN. — Parce que, héroïquement, tu as décidé de me suivre ?

HÉLÈNE. — Non, Jean. Je t'ai fait venir ici pour te parler...

JEAN. — Hélène, je crois que tout cela est inutile et pénible.

HÉLÈNE. — Jean, je veux te mettre en garde : tu n'as pas l'air de comprendre ce qui se passe autour de toi.

JEAN. — Allons donc ! Je suis dans une cage et je le sais bien... Traqué, pris au piège. Comme une bête sauvage tombée dans la fosse préparée exprès pour elle.

ACTE III

HÉLÈNE. — Sais-tu ce que le chasseur est prêt à faire pour l'empêcher d'en sortir ?

JEAN. — Je ne te comprends pas.

HÉLÈNE. — Tu n'imagines pas le désespoir de ton père. Il s'abandonnera à toutes les bassesses, à toutes les rages. Je viens d'en avoir la preuve et j'en ai été tellement révoltée...

SCÈNE IV

HÉLÈNE, JEAN, LE PÈRE

LE PÈRE, *entrant brusquement*. — Ne repa-rais plus jamais dans cette maison.

JEAN. — Qu'est-ce que cela signifie ?

HÉLÈNE. — Adieu, Jean ! Je t'ai aimé plus que mon bonheur.

LE PÈRE. — Va-t-en !

JEAN. — Laissez-la s'expliquer.

LE PÈRE. — Non, et je te demande de te taire.

JEAN. — Elle vous accuse : je veux qu'elle parle si elle a une preuve.

UN FILS À TUER

LE PÈRE. — C'est moi qui commande ici. Je prie Hélène de partir et toi de te taire.

JEAN. — Vous avez trop peur qu'elle parle pour que je ne lui demande pas instamment de rester et de tout dire.

HÉLÈNE. — Jean, abandonne cette lutte. Je pars tout de suite.

LE PÈRE. — C'est beaucoup mieux ainsi.

HÉLÈNE. — Oui, il vaut mieux qu'il ne sache jamais... Adieu, Jean !

LE PÈRE. — Pars vite.

JEAN, *ému*. — Hélène !

HÉLÈNE. — Toi aussi, Jean, quitte cette maison et ne reviens jamais.

Elle sort vivement.

RIDEAU

ACTE III

TABLEAU V

C'est le soir. Aux fenêtres, le ciel est sombre. Feu dans la cheminée. Bougies.

SCÈNE I

LA MÈRE, JEAN

La Mère est assise. Jean paraît, un baluchon à la main. Il est prêt à partir. En le voyant, la Mère comprend que c'est le départ. Elle s'effondre, la tête dans les mains, et pleure.

JEAN. — Maman ! Maman ! Si vous saviez comme je pense peu aux difficultés qui m'attendent : la plus douloureuse de toutes, je dois l'affronter avant de partir. Vous quitter, maman, est plus terrible que la traversée des mers. Si j'ai accumulé des forces pour parcourir des continents, c'est à peine si j'en ai assez pour vous dire adieu. Pourtant, il le faut. Vous

UN FILS À TUER

pensez peut-être que je ne vous aime pas, que je ne vous ai jamais aimée. Détrompez-vous et songez combien je vous aimerai lorsque rien de ce qui vous touche, de ce qui vous entoure, ne sera là pour me rendre malheureux. Je vous aimerai d'une manière totale. À vrai dire, c'est aujourd'hui que je commence à vous aimer, au moment où, silencieuse, vous m'accordez la permission d'entreprendre ce grand voyage. Oui, c'est au moment où vous me permettez de vivre que je commence à vous aimer. Me comprenez-vous, maman ? Vous me donnez la vie, ce soir. Vous me donnez la vie et vous me donnez le monde. Merci, maman, merci. Vous pleurez, mais je sais que vous êtes heureuse...

LA MÈRE. — Jean ! Mon fils !

JEAN. — Jusqu'ici, je n'ai pas su vous parler. Oubliez tous mes écarts de langage, car ce n'est pas à cette mère, ce n'est pas à vous que je parlais. Vous comprenez ? (*La Mère regarde. Il sourit.*) Comme je suis heureux ! J'ai eu tout juste le temps de me faire comprendre.

ACTE III

SCÈNE II

LA MÈRE, JEAN, LE PÈRE

En effet, le Père entre, affairé et même un peu plus qu'il ne faudrait.

LE PÈRE. — Il y a de bonnes nouvelles de Québec. Un bateau est arrivé. Il porte armes, soldats et les dernières décisions royales. (*La Mère garde le silence.*) Tu ne veux pas savoir de quoi il s'agit ?

LA MÈRE, *essayant de cacher son émotion.* — Cela a-t-il quelque intérêt pour nous ?

LE PÈRE. — Certainement. Pour tous les Français de la Colonie, puisque le Roi entend installer une saine discipline au Canada. Il veut rétablir l'obéissance parmi nous. Trop ne reconnaissent plus les ordres de leurs supérieurs et font la traite avec les sauvages sans aucune permission. Ils vendent leurs pelleteries aux Hollandais et aux Anglais: ce sont des traîtres qui seront punis avec la dernière rigueur. Ceux

UN FILS À TUER

qui entretiennent un commerce scandaleux avec les sauvagesses seront également punis, sans parler de ceux qui échangent de l'eau-de-vie contre des pelleteries.

JEAN. — Est-ce qu'autrefois on n'encourageait pas la traite de l'eau-de-vie ?

LE PÈRE. — Oui, c'était un bon moyen de séduire les sauvages et d'obtenir leurs pelleteries. Mais l'eau-de-vie a amené des désordres regrettables. Enivrés, les sauvages devenaient furieux et massacraient les nôtres sans motif et en pleine paix.

JEAN. — N'y a-t-il rien d'autre ?

LE PÈRE, *avec intention, fixant Jean.* — Si. On attend, de France, plusieurs navires. (*Un bon temps, pendant lequel Jean ne laisse paraître aucune réaction qui puisse être interprétée à mal par son père.*) Tout rentre dans l'ordre et je m'en réjouis. La journée des petites folies est terminée ; cette nuit nous allons retrouver le calme intérieur. Avec le soleil de demain, nous allons tous ensemble reprendre notre vie normale. Je ne me permets pas d'être fier de ma conduite, mais je pourrais le faire

ACTE III

en toute simplicité. C'est notre avis, n'est-ce pas ? (*Un temps.*) Jean, cette drôle d'aventure aura eu du bon, malgré tout ce que j'ai pu dire. Nous avons eu le courage de nous débarrasser de cette Hélène pestifère, qui déplaisait à tout le monde dans la maison. Ah ! j'avais bien compris son jeu : une fille sans dot, sans cervelle, et ne cherchant qu'à nous duper. Heureusement que l'on ne force pas avec facilité la porte d'un foyer comme le nôtre. (*Un temps.*) Vous dites quelque chose, tous les deux ? On croirait que vous ne m'écoutez même pas. J'ai chassé cette petite garce, n'ai-je pas eu raison ? Maintenant, la place est nette.

LA MÈRE. — Bien sûr, tu as raison.

LE PÈRE. — À toi, Jean, je ne demanderai pas d'être tout de suite, sans façon, ouvertement d'accord avec moi. Cependant, je sens très bien que tu me comprends.

JEAN, *neutre*. — Bien sûr, vous avez raison.

LE PÈRE. — Un moment, j'ai craint que tu ne te sentes humilié. Les gens de notre race, les gens qui ont de la fierté, n'aiment pas être pardonnés. Ils veulent porter courageusement le poids de leurs fautes. S'il en est ainsi, je

UN FILS À TUER

comprends et je suis fier de toi. J'admets que tu restes silencieux. Les grands hommes se forment dans le silence, les gestes courageux s'accomplissent dans le silence. Au moins, tu ne penses pas que je suis ravi de trancher du maître, de parader ma victoire devant toi ? Non, non, ce n'est pas ainsi qu'on se grandit. Être conscient de sa force ou de sa déchéance, voilà des qualités d'homme, de ces hommes en bon métal solide, sonnant clair. *(Il s'approche de Jean, lui met la main sur l'épaule et regarde sa femme.)* Jean va devenir un homme, un homme comme il nous en faut encore quelques-uns, pour que ce pays se développe totalement. *(Jean, très calmement, repousse la main de son père et se dégage. Réaction du Père.)* Ne sais-tu pas accueillir la bonté d'un père ?

JEAN. — Vous m'excuserez, ce fut un geste involontaire. Je n'écoutais pas ce que vous disiez.

LE PÈRE. — Tu n'écoutais pas ! Au moment où nous sommes là, tous les trois, en paix...

JEAN. — Pourtant...

LE PÈRE. — Au moment où nous sommes là, tous les trois, en paix, au moment où je par-

ACTE III

donne à tous, au moment où je vous parle gravement, qu'est-ce que j'apprends ? Mon fils, distrait, perdu dans la rêvasserie, ne m'écoute pas.

JEAN. — Continuez, je vais écouter.

LE PÈRE. — J'ai dit ce que j'avais à dire.

JEAN. — Alors... vous aviez raison... sans aucun doute...

LE PÈRE. — J'avais raison, j'avais raison, mais bien sûr. Est-ce que je n'ai pas toujours raison ? Avec deux êtres de votre espèce, le contraire serait tout de même révoltant.

LA MÈRE. — Ne recommence pas, je t'en supplie.

LE PÈRE. — Je n'ai plus rien à vous dire, ce soir. Devant ces visages d'enterrement, je me retire. Vous avez de la suite dans les idées pour m'empoisonner l'existence. Passez, si vous voulez, la nuit à vous énerver, moi, j'ai sommeil. Demain, le travail n'attendra pas. Bonne nuit.

LA MÈRE, *distracte*. — Bonne nuit.

JEAN, *même jeu*. — Bonne nuit.

UN FILS À TUER

Le Père va pour sortir. Il aperçoit tout à coup le baluchon. Il paraît crispé, tendu à l'extrême. La Mère et Jean ne voient rien de cela et d'ailleurs tournent le dos au Père. Ce dernier fait quelques pas et lance avec force.

LE PÈRE. — Jean ! (*La Mère et Jean sortent de leur rêve.*) Ainsi, tu auras été fourbe jusqu'à la fin.

JEAN. — Vous-même, vous vous êtes trompé sur moi, vous avez cherché à vous tromper.

LE PÈRE. — C'est moi qui me suis trompé, oui.

JEAN. — Vous ne le croyez pas, mais c'est ainsi.

LE PÈRE. — La tête que tu as en ce moment est celle d'un fourbe et d'un détraqué.

JEAN, *avec un demi-sourire*. — Vous vous emportez.

LE PÈRE. — Tais-toi.

JEAN. — Vous m'aimez mieux fourbe que fou, j'en suis certain.

LE PÈRE. — Arrête ces plaisanteries, dégénéré. Tu aurais quelque vice, quelque pourriture cachée, je n'en serais pas étonné.

ACTE III

JEAN. — N'allez pas plus loin, déjà vous tenez en main tous les motifs de me mépriser.

LE PÈRE. — J'en ai, tu as raison. Jamais père n'a engendré fils ordurier à ce point.

JEAN. — C'est sûrement une malédiction du Ciel.

LA MÈRE. — Arrêtez, je vous en supplie. Tais-toi, Jean.

LE PÈRE. — Mais regarde. (*Il montre le baluchon.*) Tu ne comprends donc pas que ton fils s'en va, qu'il quitte notre maison, que tout s'effondre, que nous ne sommes plus rien, que le pays qui a des fils pareils n'est plus rien, que c'est la mort. Tu entends, c'est la mort. (*Il s'appuie, brisé, contre le mur, à sa femme.*) Tu n'as rien à répondre ? Lui non plus ?

LA MÈRE. — Je voudrais...

LE PÈRE. — Vous me laissez là, vous me laissez mourir. Vous voulez me tuer.

JEAN. — Vous avez passé votre vie à empêcher de vivre ceux qui vous entouraient.

LE PÈRE. — Je n'ai empêché personne de vivre. Toi, tu ne respectes rien.

UN FILS À TUER

JEAN. — Moi, je n'ai encore emprisonné personne.

LE PÈRE. — Emprisonné ?

JEAN. — Ce soir, j'ouvre les portes de la prison, et cette vie je la quitte, et cette vie je vous la laisse.

LE PÈRE. — Tais-toi.

LA MÈRE. — Jean, fais attention.

JEAN. — Ma seule tristesse est de vous quitter, car si peu que vous m'ayez compris, je n'en ai pas moins continué de vous aimer.

Jean ramasse le baluchon.

LE PÈRE, *qui a vu le geste*. — Jean, ne fais pas cela.

JEAN, *sans entendre, très ému*. — Je quitte un père en colère et une mère soumise jusqu'au bout. Votre fils demeure dans son rôle de ce que l'on nommera sans doute « déserteur ». Voilà la famille réunie au complet pour la dernière fois. Adieu ! Adieu, chère prison !

Jean passe lentement le seuil de la por-

ACTE III

*te. La Mère pleure, tournée vers le mur.
Le Père, outré, regarde Jean sortir.*

LE PÈRE, *criant, dès qu'il a vu disparaître son fils. — Jean ! (Un temps.) Jean, malheur à toi !*

Quelques secondes passent et le Père se précipite au dehors, après avoir décroché le fusil qui est au mur. La Mère n'a rien vu. Un silence, puis la détonation. La Mère court vers l'extérieur. La scène demeure vide. Puis, la porte s'ouvre lentement : le Père et la Mère portent leur fils. Cette entrée doit être exactement la même qu'au début de la pièce. Quand ils ont déposé le corps de Jean sur la grande table, la Mère regarde le Père.

LA MÈRE, *très fermement. — Assassin !*

RIDEAU

APPENDICE





Je ne voulais pas que les personnages de ma pièce ressemblassent à ces bonshommes, tous vrais petits saints, qui, nous enseigne-t-on souvent, peuplaient la Nouvelle-France.

Pas d'égarements humains, pas de tragédie, dit un grand auteur. J'ai oublié le nom de cet auteur, mais j'espère ne jamais oublier cette parole profonde.

Eh bien ! on peut trouver que le Père est un homme qui s'égare, que Jean est un fils qui s'égare ; on peut dire aussi que la Mère se trompe ; et pourquoi l'inexpérience d'Hélène ne conduirait-elle pas aux plus belles maladresses ? Ces gens ne sont pas des types de colons de la Nouvelle-France.

Mais allez donc exprimer une pareille infamie !

Aussi ai-je tenté de me justifier sur le plan historique. Je me suis souvenu d'un texte¹, lu plusieurs années auparavant, qui serait une bonne réponse, même à mes propres scrupules. Mais j'étais en France, lorsque j'entrepris d'écrire « Un Fils à Tuer ». Je n'imaginai pas qu'il fût possible de re-

1. (« Journal d'une expédition contre les Iroquois en 1687 », rédigé par le chevalier de Baugy, aide de camp de M. le marquis de Denonville. Documents réunis par Ernest Serrigny. Ernest Leroux, éditeur, Paris 1883.)

APPENDICE

trouver ce vieux livre canadien à Paris et ne le cherchai même pas.

Revenu à Montréal, j'avais presque terminé ma pièce. Je voulus quand même, pour en avoir le cœur net, relire ce texte. Je ne fus qu'à demi satisfait. Bien sûr, ma pièce peut se situer à cette époque ; bien sûr, on y retrouve des allusions au biscuit pourri, aux Indiens qui portent leurs pelleteries aux Hollandais et aux Anglais, au grand désespoir du commerce français ; bien sûr, on y voit la colonie et ses gens sous un jour assez cru.

Mais est-ce que l'auteur n'exagère pas un tout petit peu ? Voilà ce que l'on peut se demander.

Je ne peux donc le citer avec autant de plaisir que je voudrais. Pourtant, plusieurs lignes m'ont fait rêver, ne serait-ce que ce paragraphe où il est question d'un jeune Canadien, « fort bon garçon », qui retourne vers la vieille France. L'auteur dit de son père qu'il était « le plus honnête du Canada ». On comprendra qu'il m'ait plu de songer à mes héros...

E. G.

À Québec, ce 22 novembre 1682.

Ne montres cette lettre à personne.

Quoique ie vous aie fait une entiere relation de tout mon voiage, mon cher frere, comme ie ne lay fait que pour la monstrier a ceux qui la voudront voir, il n'estoit point raisonnable de mettre dedans

A P P E N D I C E

bien de petites choses quil n'est pas necessaire que tout un chacun scache ; cela fait qu'apres vous auoir dit que le nauire dont ie vous ay parlé dedans est arriué icy a la fin du mois d'octobre tout manquant a ceux qui estoient dedans, il y auoit près de deux mois qu'ils n'auoient plus de vin et ne mangeoient que du biscuit poury. Je vous diray que pour ce qui est des gens de ce pais qu'ils sont fort doubles, tenans du sauuage, de grands causeurs qui pour la plupart ne scauent ce quils disent, la plupart se fesans gentilhommes ; comme ils ne sont nullement d'accord ensemble il faut les entendre parler les uns des autres ; c'est a qui se déchirera le mieux et l'on a que faire de leurs donner la question pour tout sçauoir. Pour ce qui est des femmes elles sont pour la plupart d'assez bonne humeur ; il ne les faut pas trop prescher, a ce qui ma esté dit, pour obtenir d'elles quelques faueurs ; le peu de temps qu'il y a que ie suis icy et les embarras auxquelles lon est m'ont empesche de connoistre si ce que lon m'a dit est véritable ; tout ce que ie sçais bien est que la plus part sont des donselles venues de France pour peupler le pais ; si l'on peut tirer de la quelque coniecture, ie ne pense pas quelle soit fort bonne a leurs auantages ; toutefois ce nest pas une regle generale et ie crois que dans le grand nombre lon en peut trouuer quelques-unes qui sont fort honnestes. Je t'ay parlé d'un conseil souverain ; si tu voiois, tu ne pourrois pas tempescher de rire, car depuis le 1^{er} jusques au dernier des conseilliers ils ont plustost la mine

A P P E N D I C E

d'en estre les ministres ; ils pendent tous l'épée au côté n'aient pas le moien de s'acheter des robes ; tout ce qu'ils ont de meilleur c'est l'appétit qui ne leur manque nullement ; c'est vn plaisir singulier de les voir a la table de Mr le Général ; il semble qu'ils ont observé un ieune de cinq ou six jours et qu'ils se rassasient pour autent. Tous les plus honnestes d'icy sont des officiers qui sont venus avec des trou pes et qui se sont establis, a la vérité c'est de fort honnestes gens et qui sçauent fort bien viure ; pour le reste, c'est tout banqroutiers ou gens qui ont eu des affaires qui sont venus establir et en un mot presque tous gens de sac et de corde ; Mr levesque qui est icy et les peres iesuites voudroient bien les faire deuenir honnestes gens ; mais ils auront bien de la peine, tant ils sont enclins au libertinage. Je tacheray de faire quelques connoissances aussy bien que les autres pour passer le temps l'hier qui dure icy si longtemps ; nous en auons desia eu de bons eschantillons et il commence a si bien geler que iusques à lencre qui est dans nostre chambre ou il y a toujours bon feu ; ie ne sçay pas si l'hier aura commencé de si bonne heure en France ; tout ce que ie sçais fort bien est que le iour de la saint Hubert ie voulus aller a la chasse avec Mr Doruilliers pour celebrer la feste ; ie croiois que nous y demeurerions ; la nege vint d'une si grande force que l'on ne se voioit presque pas, il falloir entrer dans la boue iusques aux genous, ce qui nous fit quitter la partie avec promesse de n'y retourner de l'année. Depuis

A P P E N D I C E

ce temps là il gele continuellement, ie ne sache point de pais si meschant que celui-cy, il y fait un froid desesperé et de la vient une chaleur insupportable, avec des cousins qui ne donnent point de repos. Après t'auoir mandé toutes les choses que iay pu ie trouve a propos de te parler d'affaires et de te demander si tu nas pas reçu le papier que ie t'ay enuoié pour te faire le maistre et de trancher tailler rogner comme il te plairoit ; iespere que tu m'en donneras des n^{lles} et que tu me mandras si tu es auancé quelque peu, de la manière dont elles vont ; j'en ay bien d'autres a te communiquer, car estant esloigné il se fait icy un commerce où l'on peut faire ses petites affaires doucement ; comme ie ne sçay pas encore bien ce qui en est ni de quelle manière tout cela s'amanche, ie ne te diray pas grande chose sur ce chapitre parce qu'il faut prendre langue auant de s'engager a quelque chose ; l'année prochaine ie t'en instruiray davantage et te mandray ce qu'il faudra faire ; tout ce que ie sçay desia bien est que si l'on me donne l'employ que lon ma promis ie pourray mettre quelque argent en bource dont nous pourons nous seruir avec le temps. Je vous parlois de cela dans ma derniere, c'est que M^r le general veut enuoyer a 150 lieues dicy pour tenir teste aux sauuages et les empescher de porter leurs pelleteries aux Hollandois et Anglois qui n'en sont pas fort éloignés et comme il demande des troupes au roy il me donneroit encore quelque chose ; cela n'estant pas encore venu iay besoin de hardes icy (...); tu ne me refuseras pas

A P P E N D I C E

aussy quelques livres plaisans pour quelque fois passer le temps surtout quelques comedies des plus iolies comme l'avare, le malade imaginaire et quelques Crispains¹. Si tu menuoie ce que ie te demande ie ne toublieray pas aussy l'annee prochaine, ie tenuerray des loutres pour te faire quelques manchons et des martres pour les bonnes amies, ie prie mon oncle labbé de menuoier quelques livres ; si tu luy escriis ie te charge de luy mender qu'il te les adresse pour les mettre avec ce que lon menuoira. Pour sauoir de tes n^les il faut que tu taches dauoir quelquun a La Rochelle pour me faire tenir le tout. Je mende a mon pere ce quil faut faire la dessus en enuoiant ce quil voudra au moit dauril qui est le meilleur temps pour venir icy. Ne manque point de tenir la main a tout le mieux que tu pouras ; toutes les lettres que tu auras pour moy tu les feras mettre dans mon ballot ; ie te demande encore une giptiere nen aient point icy. Voila bien te rompre la teste, mon cher frere, de toutes mes commissions ; ie ten demande excuse et te promets de ne te plus inquiéter la dessus ; ie ten prie, donne moy des n^les le plus que tu pouras et mende moy ce qui se passe ou tu es ; ie diray encore que tu sois exact a mescrire au mois dauril

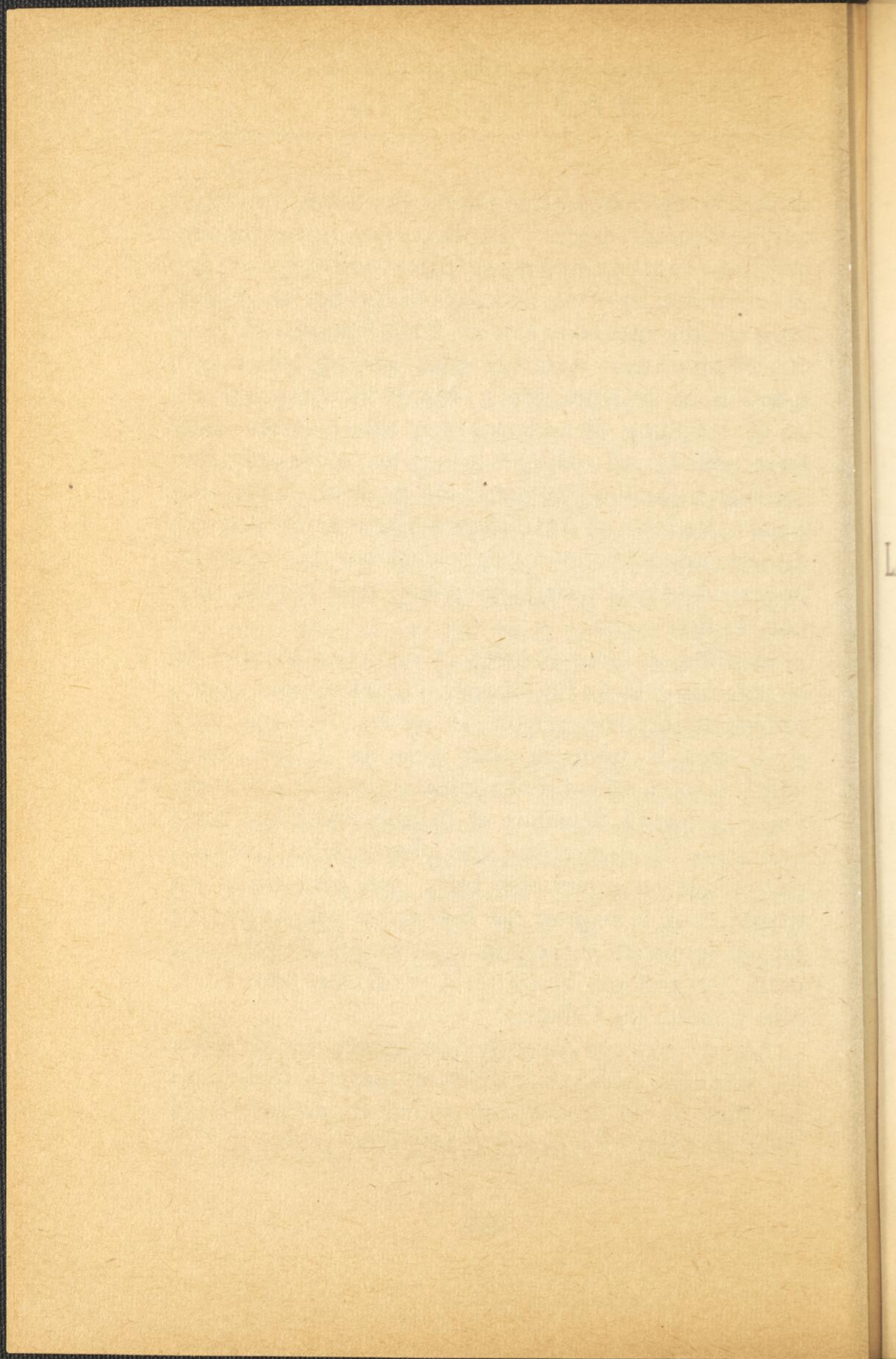
1. *L'Avare* (9 sept. 1668) ; le *Malade imaginaire* (10 janvier 1674, de Molière). — Les *Crispins*, créés par Raymond Poisson, avaient été mis en vogue par lui de 1663 à 1685 ; il en imagina le costume devenu traditionnel. (Note de M. Ernest Serrigny)

A P P E N D I C E

comme ie tay mandé ; pour peu que tu puisse avoir quelque connoissance a La Rochelle, il ne tiendra qua toy de mescrire encore parce quil y part plusieurs nauires qui viennent ici. Celuy ou lon mettra ce que lon menuoie est le Saint-François Xavier, ou ie suis venu estant le plus sur, et, pour peu que lon se recommande a Mr Dombourg qui en est le capitaine, il en aura bien soin ! Adieu mon frere pour vn an ; iattend de tes nouuelles avec impatience, tassurant que personne ne peut t'estre plus acquis que ie le suis ; ie te prie d'assurer Mr Chouel de mes tres humbles respects ainsi que Mr et Melle Nivert. Adieu de rechef, tu connois mon nom ie connois le tien.

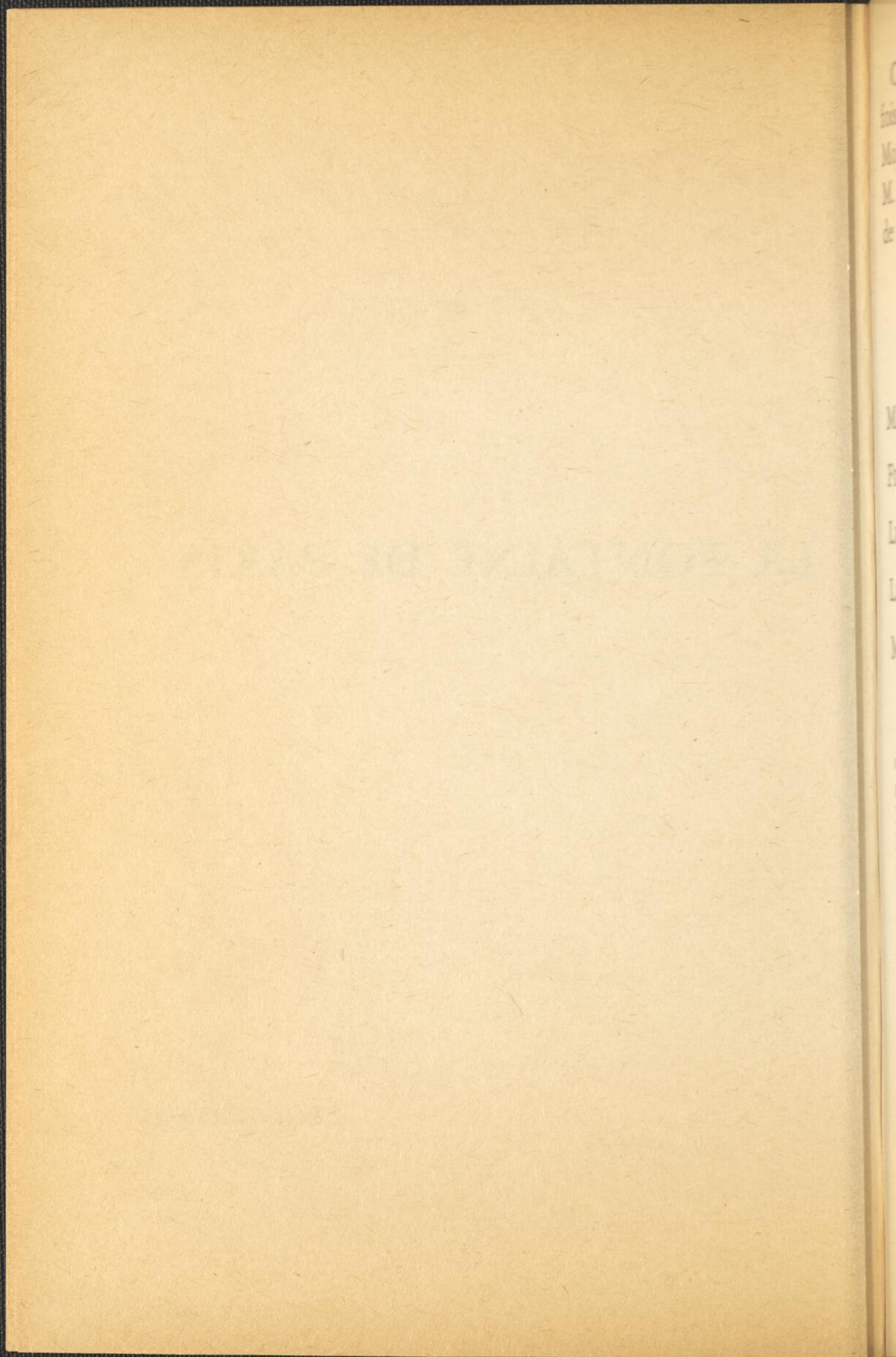
Ioubliais de vous mander qu'un jeune homme de ce païs ma prié de luy donner une lettre pour vous ; comme il fort bon garçon, ie luy en ai donné une ; si il vous la porte ie vous prie de le bien recevoir ; il pourra vous dire en quel temps il faudra menvoier ce que ie demande et mesme dauantage puisqu'il vous donnera aussy une adresse a La Rochelle en cas que vous nen aiez point, son pere estant interessé dans le nauire. Ne luy parlez pas surtout de ce que ie mande de ce pais a cause quil en est ne et natif ; ce nest pas qua dire la vérité son pere est le plus honeste du Canada.

Assures sil vous plaist de mes respects Mr de Goue le conseiller, labbé et le chlier et toute la maison de Mr Biet. Ie ne te demande point de papier ; si tu veux pourtant me enuoier tu me feras plaisir.



LA FONTAINE DE PARIS

À René GARNEAU



Cette pièce a été représentée pour la première fois le 26 mars 1954 au Théâtre du Nouveau Monde, à Montréal. La mise en scène était de M. Jean-Louis Roux ; le décor et les costumes, de M. Robert Prévost.

LES PERSONNAGES

MAÎTRE CORNAUD M. GUY HOFFMANN

FINETTE, sa femme . . Mlle DENISE PELLETIER

LE PRINCE COQUARD . . M. JEAN-LOUIS ROUX

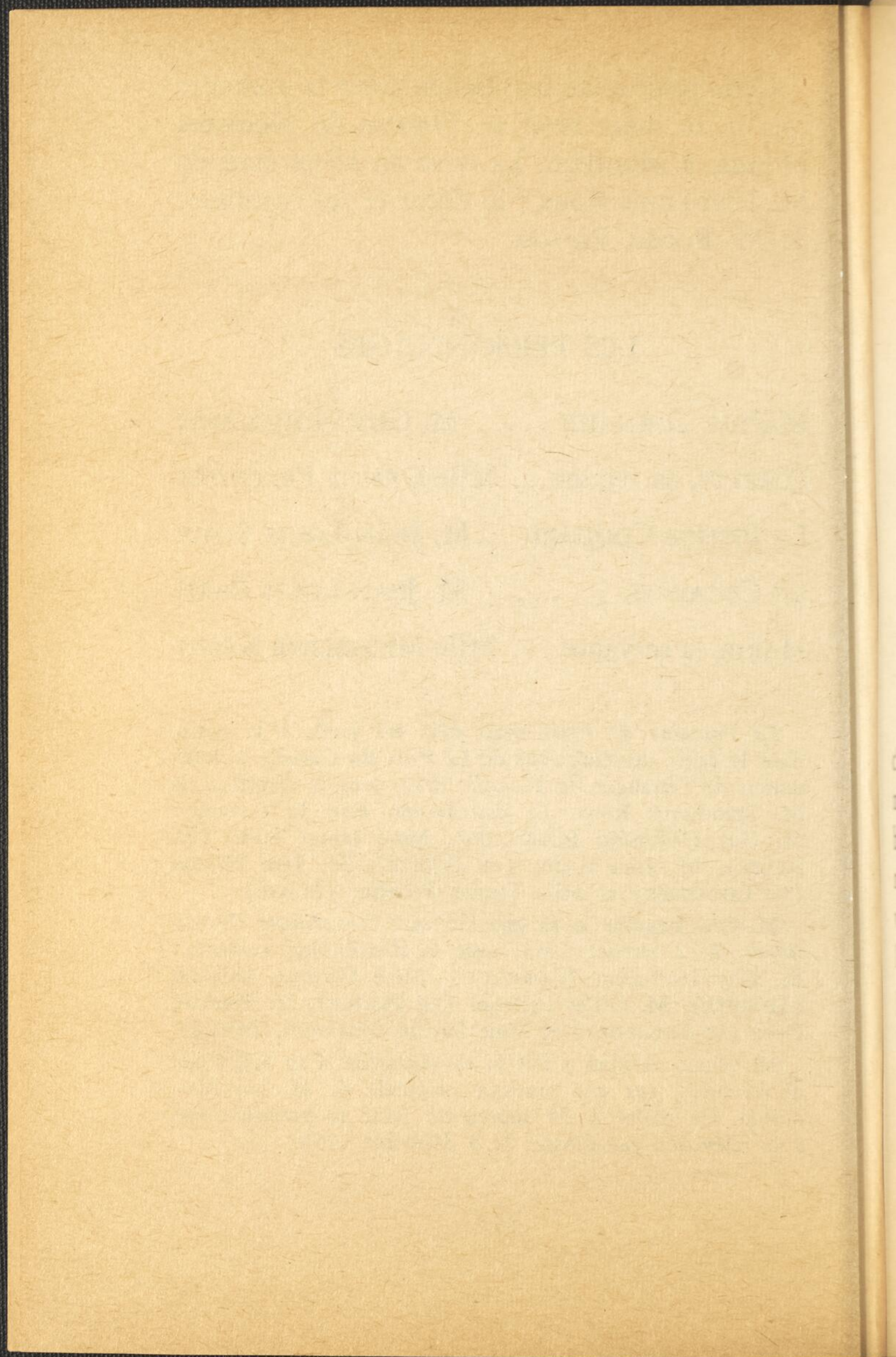
LE COCASSIER M. JEAN-LOUIS PARIS

MARIE, la servante . . . Mlle MICHELINE GÉRIN

La Fontaine de Paris avait déjà été jouée à la radio, dans le cadre des émissions de *La Voix du Canada*, à destination de l'étranger, le 10 août 1952, sous la direction de M. Jean-Louis Roux. La distribution était la suivante : M. Guy Hoffmann (CORNAUD), Mme Janine Sutto (FINETTE), M. Jean Coutu (LE PRINCE), M. Jean Gascon (LE COCASSIER) et Mlle Denise Pelletier (MARIE).

M. Guy Beaulne la fit entendre aux *Nouveautés Dramatiques*, le 2 janvier 1953, avec la distribution suivante : M. Guy Hoffmann (CORNAUD), Mme Olivette Thibault (FINETTE), M. Gilles Pelletier (LE PRINCE), M. Fernand Doré (LE COCASSIER) et Mme Lucille Cousineau (MARIE).

M. Heino Heiden a fait la chorégraphie d'un ballet tiré de la pièce, sur une musique originale de M. Ian Macmillan. Ce ballet a été représenté pour la première fois à la télévision canadienne, le 5 décembre 1954.



L'intérieur de la maison de Maître Cornaud, bûcheron, dans un moyen âge de fantaisie. Portes au fond, à gauche et à droite. Une table et des escabeaux.

SCÈNE I

Cornaud est très agité. Il marche de long en large, au rythme d'une musique appropriée, pendant que la servante met la table. Marie est une énorme bonne femme impassible. Cornaud ronge son frein pendant un moment encore, puis il éclate.

CORNAUD. — Qu'est-ce qu'elle croit ? Que c'est agréable pour moi ? Ah ! cette femme me fait enrager à la fin ! Jamais là. Elle m'oublie. Tout pour le prince Coquard, rien pour moi. L'an passé, on se contentait de nous faire visite une fois par semaine. Maintenant on est là tous les jours. Peut-être même plusieurs fois par jour. Au fait, je n'en sais rien. Je ne peux tout de même pas passer la journée à faire le guet. Il faut que je travaille, moi. Il faut que je gagne notre vie à tous. (*Dans un éclat*) Je ne suis pas le prince Coquard, moi. Je ne vis

pas du travail des autres, moi. (*Malheureux*) Ah ! quelle misère d'avoir épousé une femme pareille ! (*La servante est sortie en haussant les épaules.*) Un petit verre de vin ne me fera pas de tort avant le repas. Le vin console. Il calme les esprits et les humeurs. (*Il se sert et boit.*) Pas mal, ce petit vin. C'est justement ce prince Coquard qui nous en a offert quelques bouteilles. Mais il n'est pas mal quand même. Pas mal du tout, je dirais. (*Il se sert de nouveau, s'asseoit et se détend un peu.*) Avec une petite tranche de bœuf, ce vin est particulièrement délectable. Il faut dire que Finette — rendons-lui cette justice ! — fait la cuisine comme une déesse. D'ailleurs, si elle n'avait pas su cuisiner, je ne l'aurais jamais épousée. Ma femme a peut-être de beaux yeux, mais moi, je l'ai choisie pour mon ventre... (*Il rit*) C'est pourquoi je lui pardonne bien des petites choses. Elle me tient par là, par le ventre ! (*La servante revient, portant des plats qu'elle dépose sur la table. Cornaud se met brusquement en colère.*) Qu'est-ce qu'elle fait ? Me laissera-t-elle manger seul ? Je ne suis pas dans une auberge ici, je suis chez moi et j'en-

LA FONTAINE DE PARIS

tends bien que ma femme se mette à table en même temps que son légitime époux.

MARIE. — J'ai prévenu madame.

CORNAUD. — Et qu'est-ce qu'elle attend ?

MARIE. — Je ne sais pas, monsieur.

CORNAUD. — Ah ! quelle misère ! (*Appelant*) Finette ! (*Pas de réponse*) Maudit soit le jour où je me suis laissé enguirlander par cette femme ! Une incurable coquette ! À rendre fou le mari le moins soupçonneux. (*Criant*) Finette ! (*Pas de réponse*) Elle doit être en train de se bichonner, comme d'habitude. Ou encore de se laver. Oui, c'est incroyable de se laver à ce point-là. Je ne vous mens pas, ma femme se lave tous les jours. D'ailleurs, toi, Marie, tu es payée pour le savoir.

MARIE. — Oh ! payée...

CORNAUD. — Tu le sais quand même.

MARIE. — Je le sais, monsieur.

CORNAUD. — Et tu trouves cela naturel ?

MARIE. — Hein ?...

CORNAUD. — Tu te laves tous les jours, toi ?

LA FONTAINE DE PARIS

MARIE. — Si j'avais le temps, il me plairait bien de me laver aussi souvent que madame. Ce doit être bien agréable.

CORNAUD. — Allons donc ! Tout cela n'est que ruse pour attirer les galants. (*Criant*) Finette ! (*Pas de réponse*) Elle me fait mourir de jalousie et elle me fera mourir de faim. Mais jarnibleu de morbleu ! il ne sera pas dit qu'elle m'aura fait mourir de soif ! (*Il se verse un verre et l'avale d'un trait.*) Tout de même ! Vous imaginez peut-être que c'est pour mes beaux yeux qu'elle s'atiffe à longueur de journée ? Détrompez-vous. D'ailleurs, moi, ma femme serait un souillon, cela me serait parfaitement égal. Au moins, j'aurais l'esprit en repos. (*Encore un verre*) Le vin du prince est parfait. Dommage ! (*Il a un éclair*) Ah ! je devine tout... (*Ironie sombre*) Nous attendons un invité de marque. Un illustre prince va encore une fois nous rendre visite. Il va daigner retirer son chapeau devant des manants. Nous nous faisons belles pour le bec enfariné du prince Coquard. N'est-ce pas, madame Cornaud, mon épouse ? (*Criant à pleins poumons*) Finette !!!

LA FONTAINE DE PARIS

SCÈNE II

CORNAUD, FINETTE

Pendant ce dernier cri, Finette est entrée et se trouve juste sous le nez de Cornaud quand il se retourne. Finette est jeune, accorte et jolie. Elle a des fleurs dans les bras. Au même moment, la servante est sortie.

FINETTE. — Veux-tu me dire pourquoi tu cries si fort ?

CORNAUD. — Pourquoi je crie ?

FINETTE. — Je ne suis pas sourde.

CORNAUD. — Tu n'es pas sourde et tu n'as pas entendu depuis le temps que je t'appelle.

FINETTE. — J'étais au jardin à cueillir quelques fleurs. Dis donc, mon époux, tu empestes le vin ? Est-ce que maintenant tu commences à boire au saut du lit ? Jaloux, pouilleux et ivrogne pour finir, c'est charmant ! Saoul dès le lever du jour, tu es parfait.

CORNAUD. — Épouse, retiens ta langue. Je ne suis pas saoul. Ce n'est pas avec un ou deux verres de piquette qu'on réussira à m'émouvoir les idées.

LA FONTAINE DE PARIS

FINETTE. — Ivrogne !

CORNAUD. — Plus un mot et passe à table.

FINETTE. — Le vin t'a creusé l'appétit, maître Cornaud.

CORNAUD. — Pas le vin, le travail. À table. (*Il prend une ou deux bouchées rapidement.*) C'est bien sec, cette chose mal cuite. (*Appelant*) Marie, une petite bouteille de vin.

FINETTE. — Tu vas boire encore ?

CORNAUD. — Dame ! pour avaler cette vache enragée, il faut bien. Marie, apporte celui du prince Coquard. Nous en avons trop, ouvrons-le en premier.

FINETTE. — Et le vin du prince, par-dessus le marché.

Marie est entrée. Elle dépose une bouteille près de Cornaud qui se sert sans tarder.

CORNAUD. — C'est un vin abominable... (*Il tourne la tête pour rire silencieusement, bouche grande ouverte.*) Mais je suis économe. Puisque ce vin nous a été donné, buvons-le courageusement. (*Il rit encore, puis boit un grand verre.*) Ma parole, c'est du vinaigre ! Une épouvantable saloperie ! Quelle misère !

LA FONTAINE DE PARIS

FINETTE. — Hypocrite !

CORNAUD. — Ha ! Ha ! (*De bonne humeur, il donne une grande claque amicale à son épouse.*) Sacré prince Coquard ! Il y a longtemps qu'on l'a vu dans la maison, hein ! Au moins depuis hier. Il est peut-être venu pendant la nuit, mais là, je dormais comme un trépassé. Finette, mon épouse, tu t'entends à merveille avec le prince Coquard...

FINETTE. — Que veux-tu insinuer, ivrogne ?

CORNAUD. — Oh ! rien du tout. Seulement ton amitié pour le prince Coquard m'oblige à boire ce sacré vin que je n'aime pas du tout. Voilà. (*Il boit*) Voilà !

FINETTE. — Monsieur mon époux, j'ai justement à vous annoncer que le prince Coquard sera ici dans un instant.

CORNAUD. — Ah ! (*Subitement sombre*) Assez ! Je l'ai assez vu, cet animal. Le vin n'excuse pas tout. Ce n'est pas pour deux ou trois bouteilles de ce jus de caillou que je vendrai ma femme. Tu m'entends ?

FINETTE. — Au fait, pour vendre ta femme, tu en demanderais combien de bouteilles ?

CORNAUD. — Tais-toi. Je suis un peu ivro-

LA FONTAINE DE PARIS

gne, soit ! Mais mon honneur passe avant tout. Oui, je dis bien, mon honneur. Et ne ris pas. Finette, si le prince revient, tu vas me faire le plaisir de le chasser d'ici comme un chien. Sinon, gare à toi !

FINETTE. — Je ne le chasserai pas du tout. Non, pas du tout, car il n'est pas dans mon tempérament de céder devant les menaces. Devant les tiennes, en particulier.

CORNAUD. — Ne me pousse pas à bout.

FINETTE. — Te pousser à bout ? Eh ! je suis bien tranquille, jamais je n'y arriverai.

CORNAUD. — Fais attention !

FINETTE. — Attention à quoi ?

CORNAUD. — Finette ! (*Penaud*) Alors pour qui me prend-on dans cette maison ?

FINETTE. — Pour maître Cornaud, paresseux, ivrogne, maladroit, gueulard, mal lavé et petit chien enragé par-dessus le marché.

CORNAUD, *un peu gris, pleurant presque*. — Je suis l'homme le plus malheureux de la terre. Hi ! Hi !

FINETTE. — Tu es très bien. Pleure dans ton verre, pour le remplir.

CORNAUD. — Mon épouse me déshonore.

LA FONTAINE DE PARIS

FINETTE. — Tiens, voici le prince. Disparais.

CORNAUD. — Jamais.

FINETTE. — Ta tête lui ferait peur. Allez, disparais.

CORNAUD. — Ah ! je suis vaincu. Ah ! je suis déshonoré. Adieu. Je vais faire un malheur. Adieu, Finette !

FINETTE. — Tu n'oseras jamais ! Couche-toi, maître Cornaud, dors un peu et cuve ton vin.

CORNAUD, *lyrique, dans les larmes*. — Adieu, Finette, chère et douce épouse que j'aimais. Adieu ! Au ciel !

Il sort.

LA FONTAINE DE PARIS

SCÈNE III

FINETTE, LE PRINCE COQUARD

Finette se regarde vivement dans une glace. Le prince Coquard paraît, léger et coquet. Il porte un panier de bouteilles de vin, qu'il déposera d'un air entendu.

COQUARD, *pressant*. — Ah ! Finette chérie ! Adorable Finette ! Je suis si heureux de vous trouver seule. J'ai à vous parler... des choses... des choses tellement...

FINETTE. — Ho ! Holà ! du calme, monsieur le prince Coquard. Prenez d'abord la peine de déposer vos bouteilles. Et maintenant, si vous parlez, ne dites rien que d'honnête. Autrement, je ne suis pas femme à vous entendre.

COQUARD. — J'apporte aujourd'hui six bouteilles de mon vin le meilleur.

FINETTE. — Bon ! Merci pour maître Cornaud. Puis-je remarquer que vous poussez mon époux sur la pente glissante de l'ivrognerie ?

COQUARD. — Ah ! vous croyez, chère Finette ?

FINETTE. — Ne faites pas l'étonné.

LA FONTAINE DE PARIS

COQUARD. — J'apporte encore autre chose. Pour vous, cette fois.

FINETTE. — Qu'est-ce donc ? Faites voir. Vite. Je suis un peu curieuse...

COQUARD. — J'espère qu'il vous plaira. Un collier de perles de la Chine. Le voici.

FINETTE. — Ah ! ce qu'il est beau ! Ce qu'il est beau ! Je vous embrasse.

COQUARD, *pendant que Finette se pend à son cou.* — Mais... votre mari ?

FINETTE. — Bah ! il dort.

COQUARD. — S'il se réveille ?

FINETTE. — Mais non, il est saoul.

COQUARD. — Bravo ! Et Marie, la servante...

FINETTE. — Aucun danger. Un jour, je lui ai dit : si jamais tu parles, je te tuerai. D'un coup sec, crac ! Elle est maintenant d'une discrétion admirable. Comment me trouvez-vous ?

COQUARD. — Plus jolie chaque jour. Vous me rendez fou.

FINETTE. — Vous restez à dîner ?

COQUARD. — Ah ! Je voudrais bien...

FINETTE. — Quoi donc ?

COQUARD. — ...que nous puissions être seuls, un jour, pour manger en tête-à-tête. Avec une

LA FONTAINE DE PARIS

bougie pour témoin. Une seule. Le petit dîner des amoureux.

FINETTE. — Taisez-vous donc !

COQUARD. — Pourquoi ?

FINETTE. — Mon époux qui est là.

COQUARD. — Ah ! celui-là ! Quand je vois un manant qui a tant de richesses sous son toit et qui ne s'en occupe pas davantage, je serais bien tenté de devenir tyran, moi.

FINETTE. — Vous ?

COQUARD. — Oui, moi.

FINETTE. — Vous seriez incapable de tyranniser un seul de vos sujets. Vous n'avez aucune imagination. Surtout avec les femmes...

COQUARD. — Vous vous trompez, car justement, aujourd'hui, j'ai une idée.

FINETTE. — Faites voir.

COQUARD. — Car je veux absolument que nous soyons seuls. Enfin seuls.

FINETTE. — Dites toujours.

COQUARD. — Est-ce qu'on peut nous entendre ?

FINETTE. — Mais non, il est saoul.

COQUARD. — Alors, accordez-moi d'abord un petit baiser... sur les lèvres.

LA FONTAINE DE PARIS

FINETTE. — Oh ! non. Marie peut survenir.

COQUARD. — Vous lui ferez crac.

FINETTE. — Et maître Cornaud qui est là.

COQUARD. — Puisqu'il est saoul !

FINETTE. — Calmez-vous, prince Coquard, et parlons gentiment. Tenez-moi de jolis propos...

COQUARD. — Oh ! désespoir ! Enfin, voilà. Vous allez feindre quelque maladie.

FINETTE. — Comment ! Feindre quelque maladie ? Facile à dire. J'éclate de santé. Voyez vous-même...

COQUARD, *bégayant*. — Vrai... c'est vrai... Vous avez vraiment toutes ces choses qui... toutes ces petites choses...

Pendant ce temps, Finette tourne et fait la coquette.

FINETTE. — Petites choses ?

COQUARD. — Ce n'est pas ce que je veux dire. Toutes ces belles choses... qui sont le signe... en effet... d'une santé assez... saine... non... c'est-à-dire d'une santé qui décourage les plus méchantes maladies...

FINETTE. — Merci. *Elle rit.*

COQUARD. — Mais là n'est pas la question.

LA FONTAINE DE PARIS

Il s'agit de feindre. Les femmes, d'ordinaire, sont très douées pour ce jeu.

FINETTE. — Ne comptez pas sur moi. Je ne connais pas la feinte et je crois tout ce qu'on me dit. Tenez, quand je vois un épouvantail dans un champ, eh bien ! j'y crois. J'ai peur et je me sauve. Comme un petit oiseau.

COQUARD. — Vous allez voir comme c'est facile. Vous allez feindre une crise tout à fait subite, un mal d'oreille, un mal de pied ou un mal de dent. De préférence, un mal de dent. Tout le monde en a souffert un jour ou l'autre. On sait vite la démangeaison que ça cause.

FINETTE. — Et alors ?

COQUARD. — Votre mari ne pourra s'empêcher de gémir à la pensée que vous souffrez d'un mal aussi déchirant.

FINETTE. — Évidemment. Il m'aime tellement, cet homme.

COQUARD. — À ce moment-là, quand il sera descendu au plus profond de sa douloureuse prostration, qu'il pleurera sur son impuissance à vous soulager, qu'il parlera de médecins, d'apothicaires, de remèdes et de saignées ; à ce moment-là, vous lui direz — dans les cris et les

LA FONTAINE DE PARIS

larmes, évidemment — que seule pourrait vous guérir l'eau de la fontaine de Paris !

FINETTE. — L'eau de la fontaine de Paris ?

COQUARD. — Oui, ma belle.

FINETTE. — Pourquoi de Paris ?

COQUARD. — Parce que Paris, c'est loin. Hi ! Hi !

FINETTE. — Pourquoi riez-vous ?

COQUARD. — Oui, Paris, c'est loin. Nous pourrons rire tous les deux. Pendant ce long voyage, nous serons seuls. Vous comprenez ?

FINETTE. — Prince Coquard, je ne comprends que trop. Jamais je ne me prêterai à cette comédie.

COQUARD. — Finette...

FINETTE. — Et puis d'abord, il y a Marie.

COQUARD. — Vous lui ferez crac.

FINETTE. — Facile à dire.

COQUARD. — Mon idée n'est-elle pas ingénieuse ? Pensez qu'après cela je n'aurai plus rien à vous refuser... Finette ! Faites cela pour moi qui vous aime tant, alors que votre ivrogne d'époux...

FINETTE. — Que voulez-vous dire ? Que mon époux ne m'aime pas, peut-être ?

LA FONTAINE DE PARIS

COQUARD. — Enfin... pas autant que moi.

FINETTE. — Je le fais.

COQUARD. — Quoi ?

FINETTE. — Je le fais immédiatement. Mais ce n'est pas pour vos beaux yeux, rassurez-vous.

COQUARD. — Puis-je savoir, ma belle, pour qui vous le faites ?

FINETTE. — J'accepte de mentir et de jouer cette comédie, mais seulement pour vous montrer que mon époux m'adore. Je veux vous apprendre à parler, tout prince que vous êtes.

COQUARD. — Oh ! merci !

FINETTE. — Cachez-vous là.

COQUARD. — Oh ! merci !

FINETTE. — Attendez mon signal pour en sortir.

COQUARD. — Oh ! merci !

FINETTE. — À votre place, je remercierais un peu moins.

COQUARD. — Je me comprends.

Il sort.

LA FONTAINE DE PARIS

SCÈNE IV

FINETTE, CORNAUD

Dès que le prince Coquard s'est caché, Finette lui envoie malicieusement un baiser. Puis elle se dirige du côté où dort son mari, sort la tête pour pousser un étrange cri de douleur. Après quoi, elle attrape une serviette, s'en enveloppe la tête, s'assoit et attend.

CORNAUD, *entrant, de très mauvaise humeur.*
— Est-ce qu'on est en train d'égorger mon cochon ? (*Il ne voit pas sa femme, mais tout de suite les bouteilles.*) Hé ! Hé ! du vin ! (*Sa bonne humeur revient immédiatement.*) Six bouteilles ! Oh !... (*Il s'attendrit*) Ce bon prince Coquard ! Comme il est gentil pour moi ! Toujours plein de petites attentions. Il me comprend. Un vrai cœur de mère ! (*Au public*) Ce n'est pas comme ma femme...

FINETTE, *à ce moment-là pousse un deuxième cri.* — Aïe !!!

LA FONTAINE DE PARIS

CORNAUD. — Mon cochon qu'on égorge !

FINETTE. — Non, ivrogne. C'est ta femme.

CORNAUD. — Ma femme qu'on égorge (*Il se retourne*) Finette ! C'est toi qui cries comme ça ? Pauvre enfant !

FINETTE. — J'ai mal aux dents.

CORNAUD. — C'est pas vrai...

FINETTE. — J'ai mal aux dents.

CORNAUD. — En es-tu bien certaine ?

FINETTE. — J'ai mal aux dents.

CORNAUD. — Où ça ?

FINETTE. — Dans les dents.

CORNAUD. — Il faut faire quelque chose. Tiens, mon épouse chérie, je débouche une bouteille de ce petit vin et je t'en donne un grand verre. J'en prendrai quelques gorgées pour t'accompagner. Ça va te faire un bien énorme.

FINETTE. — Non, ivrogne. Pas de vin. Je veux de l'eau, de l'eau de la fontaine de Paris. Cours vite en chercher, si tu es un bon époux. Il n'y a que l'eau miraculeuse de la fontaine de Paris qui peut me guérir.

CORNAUD. — De l'eau de la fontaine de Paris ?

LA FONTAINE DE PARIS

FINETTE. — Sinon, je meurs.

CORNAUD. — Finette ! Ne dis pas de paroles aussi déchirantes pour mon cœur.

FINETTE, *vers la cachette du prince*. — Est-ce que tu m'aimes, maître Cornaud ?

CORNAUD. — Paris, c'est bien loin...

Finette prend une bouteille de vin, la dépose sous le bras de Cornaud et, se tournant vers la cachette du Prince, pose la même question, mais plus fort.

FINETTE. — Est-ce que tu m'aimes, maître Cornaud ?

CORNAUD, *ému*. — Oh ! oui, je t'aime. Finette, je t'adore, je suis tout chaviré, tête en bas, pattes en l'air, par mon amour pour toi.

FINETTE, *lui donnant une deuxième bouteille de vin*. — Iras-tu, oui ou non, me chercher de l'eau à la fontaine de Paris ?

CORNAUD. — Oh oui ! Oh oui ! Mais Paris, c'est loin, à pied.

FINETTE, *lui donnant une troisième bouteille*. — Qu'est-ce que tu dis ? Que Paris, c'est loin ?

CORNAUD. — Non, non, ce n'est pas aussi loin que je dis.

LA FONTAINE DE PARIS

FINETTE. — Eh bien ! pars tout de suite. Car autrement, à ton retour, tu me trouveras morte.

CORNAUD. — De grâce, ne dis pas ça, ma Finette adorée !

D'un mouvement rapide, Cornaud s'approche de la quatrième bouteille, va pour la prendre, mais il est surpris par sa femme.

CORNAUD. — Paris n'est pas si loin, bien sûr. Mais il y a le retour. Le retour, c'est long. Un retour sec... non, je veux dire un retour avec un visage inondé de larmes, à la pensée que peut-être on trouvera sa femme morte... Pauvre Finette, rongée par le mal de dents ! Quelle pensée pour le retour ! Et la poussière de la route qui vous entre dans le nez, dans les oreilles, dans les yeux, dans la gorge surtout !... Ce sera terrible, Finette, mais je reviendrai bien vite quand même, j'essaierai...

FINETTE, *lui mettant la dernière bouteille sous le bras et le poussant dehors à coups de pied au derrière.* — Oui, reviens vite, mon amour, reviens vite, mon époux adoré.

SCÈNE V

FINETTE, CORNAUD, COQUARD

Dès que Cornaud est sorti, le prince Coquard reparait et se précipite vers Finette pour la prendre dans ses bras. Elle résiste d'abord mollement, puis elle s'abandonne à de longs embrassements, soudain interrompus par un bruit venant du dehors.

FINETTE. — Il revient, l'animal ! Vite, par là !...

COQUARD. — Bravo ! Dans sa chambre !

Ils sortent vivement.

CORNAUD, *entrant*. — Ah ! Finette n'est plus là ? La pauvre enfant ! Si malade ! Elle doit être au lit... Quant à moi, j'ai bien compris que je ne pourrais pas porter ces quatre bouteilles sous mon bras jusqu'à Paris. C'est pourquoi je suis revenu chercher le panier. (*Il s'empare du panier, et y met les quatre bouteilles. Puis très tendre, sur le pas de la porte de la chambre de Finette, il envoie un baiser de la main.*) Adieu, Finette ! Dors bien. Surtout, ne te fatigue pas trop !

Il sort.

NOIR

SCÈNE VI

FINETTE, COQUARD

La lumière revient lentement. Il est dix heures du soir. Finette et le prince Coquard sont encore à table, mais leur repas est apparemment terminé. Une seule bougie les éclaire. Ils rient de menues plaisanteries qu'ils se font.

FINETTE. — Est-ce que par hasard vous auriez encore faim, mon cher prince ?

COQUARD. — Non, merci. Le ventre plein et les idées vives ! Un repas pareil, ça vous remonte son homme !

FINETTE. — Que voulez-vous dire ?

COQUARD. — Rien du tout, ma mignonne. Je me comprends.

FINETTE. — Tant mieux pour vous.

COQUARD. — Vous n'appellez pas Marie pour desservir ?

FINETTE. — Pourquoi ?

COQUARD. — Parce que j'ai l'impression que si la table était desservie et tout bien rangé,

LA FONTAINE DE PARIS

et la servante dans son lit en train de ronfler, je me sentirais tout à coup dans un certain état de tendre alanguissement... Remarquez que c'est une impression... seulement une impression.

FINETTE. — Et après ?

COQUARD. — Allons ne vous fâchez pas, Finette.

FINETTE. — Et après ?

COQUARD. — Et après ? Après, nous pourrions regarder du côté de votre chambre, dont le lit m'a semblé tout à l'heure si spirituellement parfumé, si traîtreusement accueillant... Vous me suivez ?

FINETTE. — Monsieur le prince Coquard, voulez-vous savoir une chose ?

COQUARD. — Mais oui. Quoi donc ?

FINETTE. — Vous n'êtes qu'un cochon !

COQUARD. — Ah !

FINETTE. — Et je ne vous suis pas du tout.

COQUARD. — Le vin vous rend aigre, comme du vinaigre... Tiens, c'est très drôle, ça. Vous ne riez pas ? Vin, aigre, vinaigre... Bon, bon.

FINETTE. — Je ne veux plus entendre parler de vos propositions malhonnêtes.

LA FONTAINE DE PARIS

COQUARD. — Alors, nous avons monté toute cette histoire pour en venir à nous prendre le petit doigt.

FINETTE. — Sans doute.

COQUARD. — Vous vous êtes moquée de moi, Finette. Je vous dis froidement adieu et je pars immédiatement. Je ne vous reverrai plus jamais. Adieu !

FINETTE. — Non. Prince, ne partez pas. Beau prince Coquard, restez avec moi. J'ai tellement peur quand je suis seule...

Elle se jette à son cou. Leur étreinte est interrompue par le bruit qu'on fait à la porte. On frappe.

COQUARD, *bas*. — Qui est-ce ?

FINETTE. — Je ne sais pas.

COQUARD. — Quoi faire ?

FINETTE. — Rien.

COQUARD. — Si c'était maître Cornaud ?

FINETTE. — Impossible. Il est à peine rendu à Paris.

COQUARD. — Qui ce peut être ?

FINETTE. — Quelqu'un de vos gens.

COQUARD. — Je suis ici incognito.

LA FONTAINE DE PARIS

FINETTE. — L'incognito d'un prince...

COQUARD. — Finette, vous êtes ici chez vous. Ordonnez à cette personne de passer son chemin. Ah ! si mes janissaires m'avaient accompagné, je faisais tailler en pièces ce malotru.

FINETTE. — Toujours les grands moyens ! Vous feriez la guerre pour écraser une punaise.

On frappe de nouveau.

COQUARD. — Quand même, à cette heure-ci...

FINETTE. — À cette heure-ci, vous devriez être dans votre château et non pas dans cette maison en train de compromettre une femme honnête.

COQUARD. — Parfait. Je m'en vais.

FINETTE. — Trop tard, maintenant.

On frappe une troisième fois.

COQUARD. — Dites-lui quelque chose.

FINETTE, *s'approchant de la porte*. — Monsieur, qui que vous soyez, passez votre chemin.

UNE VOIX. — Il est trop tard et je n'ai pas mangé depuis trois jours. Je suis un vieillard inoffensif. Laissez-moi entrer, ma bonne dame. Je ne peux pas continuer mon chemin, car l'orage monte. Pour l'amour de Dieu, donnez-moi un abri et un morceau de pain.

LA FONTAINE DE PARIS

COQUARD. — Un morceau de pain ? Il ne demande pas grand'chose, ce manant.

FINETTE. — Vous voulez donc qu'il entre ?

Elle disparaît un instant.

COQUARD. — Je n'ai rien dit de pareil. (*Seul*) Personnellement, je ne serais pas fâché qu'il entre, et qu'il nous fasse un brin de causette. Histoire de gagner du temps. Car ma chère Finette est d'un farouche...

FINETTE, *revenant vers Coquard*. — C'est un vieux. Il traîne quelque chose comme un panier.

COQUARD. — Avez-vous peur qu'il vous mette là-dedans et qu'il vous emporte ?

On frappe de nouveau.

FINETTE. — Monsieur le passant, qui êtes-vous ?

LA VOIX. — Je suis le Cocassier. Je vais de village en village avec mon panier pour acheter des poules...

COQUARD, *fin*. — Des poules ! Rassurez-vous, chère Finette, vous n'avez rien à craindre.

FINETTE. — Bêta !

COQUARD. — Allons, Finette, laissons-le entrer. Ces gens ont toujours d'amusantes histoires.

LA FONTAINE DE PARIS

res à raconter. Et, après tout, il n'est pas mauvais de faire une bonne action...

FINETTE. — Si je vous avais écouté ce soir, j'en aurais fait plus de mauvaises que de bonnes.

COQUARD. — Par exception, je vous propose enfin, ma chérie, d'en faire une excellente. Laissons entrer ce vieillard.

FINETTE. — J'obéis sans comprendre, puisque vous êtes mon prince.

COQUARD. — Embrassons-nous d'abord.

Ils s'embrassent.

COQUARD, *chaviré*. — Est-ce vraiment une bonne idée de laisser entrer cet homme ?

FINETTE. — Évidemment !

Elle se dégage et court ouvrir la porte. Paraît le Cocassier, portant un grand panier sur son dos.

LA FONTAINE DE PARIS

SCÈNE VII

LE COCASSIER, FINETTE, COQUARD

LE COCASSIER, *vieux sage à barbe blanche*. —
Merci, ma bonne dame. Merci, mon prince.

COQUARD. — De rien, de rien. (*Bas, à Finette*) Il m'a reconnu ?

FINETTE. — Ah ?

COQUARD. — Dites-moi, monsieur le Cocassier, pourquoi m'avez-vous appelé « mon prince » ?

LE COCASSIER. — Faut pas vous offenser, mon bon monsieur. J'ai dit « mon prince » comme ça, pour être aimable... hé ! hé !... pour vous flatter. Si par hasard celui du pays n'est pas trop honnête, faut pas vous offenser. Je parlais en général...

FINETTE, *rit*. — Ha ! Ha !

COQUARD, *vexé, à Finette*. — Vous auriez dû le laisser crever dehors. Quel insolent ! Je le ferai pendre dès demain, si j'en ai la chance.

FINETTE, *même jeu*. — Ha ! Ha !

COQUARD, *avec humeur*. — Cocassier, allez

LA FONTAINE DE PARIS

porter votre panier à la cuisine, nous ne voulons pas entendre piailler vos poules.

LE COCASSIER. — À cette heure-ci, elles dorment, les pauvres.

COQUARD. — Faites ce qu'on vous dit.

LE COCASSIER. — À l'instant même, mon bon prince... pardon ! mon bon monsieur.

Le Cocassier sort vers la cuisine avec son panier. Dès qu'il est sorti, le prince retrouve sa bonne humeur, se précipite vers Finette et cherche à l'embrasser, à la prendre par la taille. Ils seront surpris par le Cocassier dans une attitude ridicule. Moment de gêne.

LE COCASSIER, *pour briser la glace, avisant la table encore mise.* — Je mangerais volontiers ces reliefs d'ortolan... À ce qui paraît, c'est du pâté de pigeon.

FINETTE. — Mangez, mangez.

COQUARD. — Mangez, mangez.

Le Cocassier se met à table. La gêne persiste.

LE COCASSIER. — Le chemin est beau en cette saison...

LA FONTAINE DE PARIS

FINETTE. — Tant mieux.

COQUARD. — Tant mieux.

LE COCASSIER. — Mais le vent qui précède l'orage soulève toujours la poussière du chemin.

FINETTE. — Ah ! oui, la poussière...

COQUARD. — La poussière...

FINETTE. — Eh bien ! prenez un peu de vin.

LE COCASSIER. — Pas de refus. Merci bien.

Il se sert.

FINETTE. — Vous venez de Paris ?

LE COCASSIER. — Oui, ma bonne dame. Comment l'avez-vous deviné ? N'est-ce pas que j'ai l'air parisien ?

FINETTE. — Oh oui ! beaucoup.

COQUARD. — Beaucoup, beaucoup.

FINETTE. — Vous n'avez rencontré personne sur votre route ?

LE COCASSIER. — Au contraire, ma bonne dame.

COQUARD. — Comment, au contraire ?

LE COCASSIER. — J'ai bien rencontré quinze à vingt personnes.

FINETTE. — Et... vous n'auriez pas vu un

LA FONTAINE DE PARIS

homme... un homme avez un nez rouge et des bouteilles sous le bras ?

LE COCASSIER. — Attendez... nez rouge... bouteilles sous le bras... Oui, oui, un homme charmant !

FINETTE. — Merci.

LE COCASSIER. — Plein d'esprit.

COQUARD, *à part*. — Pas tant que ça, tout de même !

FINETTE. — Et alors ?

LE COCASSIER. — Et alors, nous avons parlé, nous avons bavardé, comme de vieux amis, nous avons fait des projets, nous avons pris un verre...

COQUARD. — Un verre de mon vin, encore une fois.

LE COCASSIER. — ... et nous avons bien ri surtout. C'est quelqu'un que vous connaissez ?

FINETTE. — Oui, c'est mon époux.

LE COCASSIER. — Ah bon ! excusez-moi. Excusez-moi, je croyais que monsieur...

FINETTE. — Monsieur est un ami de la maison.

LE COCASSIER. — Ah !... eh bien !... (*Il lève son verre*) vive les amis de la maison !

LA FONTAINE DE PARIS

COQUARD, *pour faire diversion.* — Maintenant, si nous chantions un peu. Cocassier, vous savez chanter, les gens comme vous savent toujours chanter. Quant à madame, elle a une voix ravissante. Finette, acceptez-vous de nous turluter quelque chose.

FINETTE. — Peut-être, mais seulement après vous.

COQUARD. — C'est trop d'honneur. J'improviserai un petit couplet. (*Il chante mal et fort. Pour tout dire, il crie. Finette rit moqueusement. Le Cocassier prend un air dégoûté.*)

C'est un' jeun' dame à l'abandon,
Un beau pâté à trois pigeons, (*bis*)
Faluron, faluré !
Un beau pâté à trois pigeons,
Faluron dondé !

FINETTE, *riant.* — C'est bien chanté.

LE COCASSIER. — Oh ! très bien...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LA SERVANTE

MARIE, *entrant. Elle sort du lit. Tête comique, robe de nuit bizarre.* — Qu'est-ce que c'est ? Y a le feu ?

COQUARD. — Mais non, mais non. Je chantais.

MARIE. — Ah ! vous chantiez ? Excusez-moi alors.

LE COCASSIER. — Chantez avec nous.

COQUARD. — C'est au tour de madame.

FINETTE, *chante gentiment.* —

Mon maître il est dedans Paris ;
Il n'est pas prêt d'en reveni' (*bis*)
Faluron, faluré !
Il n'est pas prêt d'en reveni',
Faluron dondé !

TOUS. — Bien chanté, bien turluté !

Le COCASSIER. — À vous, bonne servante.

MARIE. — À vous monsieur, vous êtes plus âgé.

LA FONTAINE DE PARIS

LE COCASSIER, *chante*. —

Dans mon chemin, j'l'ai rencontré ;
Je l'ai caché dans mon panier, (*bis*)
Faluron, faluré !
Je l'ai caché dans mon panier,
Faluron dondé !

MARIE. — Ça, c'est bien turluté !

FINETTE. — Bien chanté.

COQUARD, *haut*. — Bien chanté, bien chanté !

LE COCASSIER. — Bonne servante, à vous de chanter.

MARIE. — Pour ne pas vous désobliger, je vais m'essayer d'un petit couplet.

J'entends le Cocassier parler ;
A mis mon maître dans son panier, (*bis*)
Faluron, faluré !
A mis mon maître dans son panier
Faluron dondé !

LE COCASSIER, *enthousiaste*. — Bien chanté, bien turluté !

FINETTE ET COQUARD, *inquiets, du bout des lèvres*. — Bien chanté !

LE COCASSIER, *se levant*. — Mais voici le

LA FONTAINE DE PARIS

meilleur ! À toute la compagnie, je propose de faire chanter mon panier.

FINETTE. — Quoi ?

LE COCASSIER. — Comme je vous le dis. Mon panier va chanter pour vous.

MARIE. — Eh ! je voudrais bien voir cela.

LE COCASSIER. — Attendez, attendez, je vais chercher mon panier.

Il sort vivement vers la cuisine. Marie le suit.

FINETTE. — Cet homme est un vieux fou.

COQUARD. — Pourquoi ?

FINETTE. — Vous croyez qu'il va faire chanter son panier ?

COQUARD. — Je ne sais pas. Nous verrons.

Le Cocassier revient avec Marie, tirant tous deux le panier vers le centre de la salle.

FINETTE, *donnant un coup de pied au panier.* — C'est un vieux coq que vous allez réveiller et faire chanter avant l'aube.

COQUARD. — Un vieux coq ! Chante, vieux coq !

LA FONTAINE DE PARIS

LE COCASSIER. — Il n'attend qu'un ordre.
(*Il donne un coup de pied au panier.*) Chante,
panier !

(*On entend*)

De Paris je suis revenu.
T'étais malade ; tu ne l'es plus.
Et toi, prince, sors de ma maison
Faluron, faluré !
Tu sortiras à coups d'bâtons,
Faluron dondé !

Cornaud, tout en chantant, s'est sorti la tête du panier et il regarde sa femme et le prince d'un air féroce. Il a une branche à la main. Il sort alors complètement du panier, non sans difficulté. Finette et Coquard se tiennent loin, craintifs. Dès qu'il est sorti du panier, il se met à courir derrière sa femme et le prince, en leur donnant des coups de branche. Cette course devient une ronde autour de la table. Cornaud crie : « Dehors ! Voyous ! Bandits ! Impudents ! etc., etc. » Les deux autres poussent toutes sortes de cris. Finalement le prince réussit à sortir et Finette à entrer dans sa chambre.

LA FONTAINE DE PARIS

CORNAUD. — Ouf ! (*Il s'asseyoit*) Ça donne chaud ! Marie, allez me chercher une bouteille de bon vin.

Marie sort.

LE COCASSIER, *se penchant vers Cornaud.* — Quelle belle fille vous avez là ! (*Enthousiaste*) Et... y en a ! !

CORNAUD, *qui ne le comprend pas.* — Hein ?

LE COCASSIER. — J'imagine qu'elle est célibataire ?

CORNAUD, *en riant.* — Définitivement, j'en ai bien peur !

LE COCASSIER, *très sérieux.* — Faut jamais dire. Faut jamais dire.

Marie revient avec la bouteille de piquette, Cornaud prend cette bouteille et entreprend de la déboucher avec répugnance. Marie va sortir. Sans que Cornaud le voit, le Cocassier se lève, suit Marie de près et lui pince la taille. Marie se retourne, éberluée. Puis elle file vers la cuisine. Le Cocassier la suit vivement. Cornaud se verse du vin, et, au moment où il va boire avec un dégoût profond,

LA FONTAINE DE PARIS

Finette revient avec une bouteille de vin du prince.

FINETTE, *prudemment, de loin.* — Cornaud!
(*Réaction*) Cornaud! La voici la dernière bouteille de bon vin.

L'œil de Cornaud s'allume. Cornaud se jette à genoux, s'avance ainsi jusqu'à sa femme, lève les bras en implorant et cherche à prendre la bouteille en même temps.

CORNAUD. — Pardon, Finette, pardon !

Finette se laisse enfin arracher la bouteille et le rideau se ferme.

RIDEAU

LE TEMPS DES FÊTES

À la mémoire de Guy JASMIN

LES PERSONNAGES

LA MÈRE

AUGUSTINE

LOUIS

La maison qu'habitent Augustine et sa mère, dans une campagne paysanne et pauvre. Un salon propre, où tout est à sa place. Au fond, côté cour, une porte conduit au dehors. Côté jardin, une autre porte donne d'abord sur une pièce intérieure, puis conduit également à l'extérieur. Les meubles sont anciens et beaux. On vivait là dans une certaine aisance, il y a deux ou trois générations.

La veille de Noël. Une petite crèche est dressée sur un guéridon.

SCÈNE I

LA MÈRE, AUGUSTINE

Au lever du rideau, Augustine est devant la crèche. Elle déplace, dispose les statuettes avec des soins infinis et une vraie délicatesse de jeune fille. La Mère entre.

LA MÈRE. — Pour l'arrivée de ton frère, tu ajouteras quelques bougies.

LE TEMPS DES FÊTES

AUGUSTINE. — Oui, mère. (*Elle se dirige vers une armoire, y prend des bougies et revient vivement à la crèche.*) Ne croyez-vous pas que l'an prochain nous pourrions acheter quelques santons de plus, un ou deux bergers et les rois mages ?

LA MÈRE. — L'an prochain ? Peut-être. Peut-être aussi que l'an prochain nous vivrons à la ville. Tu te marieras. Adieu les crèches ! Les santons doivent être hors de prix, aujourd'hui.

AUGUSTINE. — Probablement.

LA MÈRE. — La vie est devenue impossible.

AUGUSTINE. — Oui, la vie est devenue impossible.

Un temps.

AUGUSTINE. — Nos vieux santons sont beaux. Le petit Jésus est le plus beau de tous.

LA MÈRE. — Ton père...

AUGUSTINE. — Maman !

LA MÈRE. — Ton père l'avait payé très cher.

AUGUSTINE. — Maman !

LA MÈRE. — Il est très beau, cet enfant Jésus.

AUGUSTINE. — Oui, il est beau, dans ses langes peints de bleu. Il a l'air si heureux d'être né. (*Elle prend la statuette dans ses*

mains.) Si fragile ! Si doux ! Qui pourrait songer aux jours atroces qui l'attendent ? Si j'avais des enfants, il me semble que je serais sans cesse préoccupée par cette grande porte mystérieuse qui s'ouvre en même temps que leurs yeux. Par cette grande porte mystérieuse qui s'ouvre sur un corridor infini. Je ne pourrais les prendre dans mes bras, les regarder, les embrasser, sans songer à la vie incompréhensible qui les attend, sans songer aussi que je ne puis rien contre les gangrènes du cœur...

LA MÈRE. — Tu rêves, ma fille. C'est beaucoup plus simple que tu ne l'imagines. On naît, on meurt. C'est bête. Souvent même, c'est répugnant.

AUGUSTINE. — ... sans songer à cette lutte entre la vie et la mort, entre un bonheur et un malheur. Tenez, au temps de Noël, la naissance de l'Enfant-Jésus, c'est gai. Il y a aussi la venue de Louis. Et puis, tout à coup, on se rappelle que l'Enfant-Jésus de la crèche sera crucifié et que Louis va repartir pour la ville...

LA MÈRE. — Justement, il ne faut pas y songer. J'ai passé ma vie à m'empêcher de penser à mes misères.

LE TEMPS DES FÊTES

AUGUSTINE. — Bien sûr, mais il y a des jours, aujourd'hui par exemple, où l'on aimerait se laisser aller un peu, n'avoir plus de secrets pour personne, rire à tout instant, aimer tout le monde, s'abandonner à tous les caprices de l'imagination...

LA MÈRE. — Tu es un peu folle, je pense. Chaque fois que tu parles plus que pour le nécessaire, tu m'inquiètes.

AUGUSTINE. — Excusez-moi.

LA MÈRE. — Ne prends pas non plus cet air d'animal battu. Tu sais bien que tu es capable de gestes courageux.

AUGUSTINE. — Je suis capable, en effet, de dire des paroles, de poser des gestes que je ne comprends pas moi-même. Si c'est cela le courage...

LA MÈRE. — Tiens, voici ce que tu dois demander à l'Enfant-Jésus de la crèche : plus de sagesse pour mieux te comprendre, surtout pour te contenir.

AUGUSTINE. — Je le ferai, maman.

LA MÈRE. — Tu auras bientôt trente ans, l'âge des enfantillages est passé.

AUGUSTINE. — Je suis vieille, n'est-ce pas ?

LE TEMPS DES FÊTES

LA MÈRE. — À trente ans, on n'est plus une enfant.

AUGUSTINE. — Quand on me regarde, on dit : elle est vieille, Augustine est vieille. N'est-ce pas ?

LA MÈRE. — C'est bien possible, je n'écoute pas ce que l'on dit.

AUGUSTINE, *la tête penchée, comme si elle pleurait*. — Comment aurais-je pu me garder jeune ? C'est bien fini maintenant.

LA MÈRE. — Allons donc ! Tant que je serai là, pour veiller sur toi et pour t'aimer, rien n'est fini.

AUGUSTINE. — J'attendais la surprise d'un autre amour, tout comme une jeune fille ordinaire. Est-ce assez stupide ! Je suis vieille. J'ai le même âge que vous, maman. Pensez-vous que les hommes désirent s'approcher d'une fille comme moi ? Vêtue comme je le suis ! Et cet air ! Non, c'est bien fini maintenant. Pourrait-on jamais avoir le goût de partager sa vie avec une fille aussi triste, et qui a toujours une frayeur dans le regard, une frayeur qui passe pour de la folie ! Je me suis regardée, je me vois telle que je suis. Pourtant, à vingt ans,

LE TEMPS DES FÊTES

j'étais comme les autres. On m'aurait confondu avec dix, vingt autres. Je riaais. Je chantais. J'avais des robes blanches. (*Elle pleure.*) Tout est bien fini maintenant. Qu'ai-je fait ! Qu'ai-je fait, mon Dieu ! Qu'ai-je fait !

LA MÈRE. — Tu n'as pas à remuer les souvenirs. Tais-toi.

AUGUSTINE. — J'aimerais mille fois mieux être morte. Mais comment ai-je pu vivre ainsi, pendant des années, avec un souvenir pareil, avec cette image toujours présente dans la tête ? Comment ai-je pu vivre ? Et vous, maman, comment avez-vous pu vivre avec moi, dans ce souvenir ? Nous sommes des monstres...

On frappe.

LA MÈRE. — C'est ton frère. Va dans ta chambre et ne reviens que si tu as un visage que ton frère peut regarder.

Augustine sort. La Mère jette un regard sur la pièce, comme pour vérifier le bon ordre des choses. Puis, elle ouvre.

LE TEMPS DES FÊTES

SCÈNE II

LA MÈRE, LOUIS

LOUIS. — Chère mère du bon Dieu ! Embrassons-nous tout de suite, ça ne peut pas attendre !

LA MÈRE. — Louis ! Mon grand Louis !

LOUIS. — Toujours aussi jeune, toujours aussi gaie ! Digne mère de son fils !

LA MÈRE. — Ce sont tes flatteries annuelles !

LOUIS. — Hé ! Hé ! J'imagine bien que vous avez commencé à boire ! Vous ne m'avez pas attendu. Vous fêtez avant moi et avant l'Église ! C'est sans doute, chère maman, ce qui vous donne ce teint enflammé. Un teint d'enfer ! Si on peut se permettre cette comparaison, la veille de Noël... Augustine n'est pas là ?

LA MÈRE. — Elle est dans sa chambre. Elle descend tout de suite.

LOUIS. — Comme toujours, Augustine passe des heures devant son miroir ! Quelle coquette, celle-là ! Je vous jure qu'aux temps des royaumes, on l'aurait retrouvée dans le lit des plus grands princes...

LE TEMPS DES FÊTES

LA MÈRE. — Épargne-nous ce genre de plaisanterie, veux-tu ?

LOUIS. — On plaisante avec ce qui se trouve. La vie n'est pas trop gaie.

LA MÈRE. — C'est toi qui te plains ? Si tu vivais ici, tu aurais perdu jusqu'à la notion de ce qui est gai.

LOUIS. — Bien sûr, vous deux, c'est pas le genre tout fou. Et de moins en moins d'ailleurs. Tiens, versez-moi à boire, ça changera la conversation. Le petit coup de l'arrivée. Vous devez cacher quelque part de bonnes bouteilles pour vos débauches habituelles ! Allons, appelez Augustine et versez-nous un verre.

LA MÈRE. — Crois-tu que c'est une façon chrétienne de se préparer à la nuit de Noël ?

LOUIS. — Imaginez des bergers qui auraient marché toute la nuit pour se rendre à l'étable de Bethléem... Pensez-vous que Dieu le Père leur aurait fait reproche de boire un petit verre en cours de route pour se réchauffer ?

LA MÈRE. — Avoir des enfants pareils !

LOUIS. — J'appelle Augustine. Son absence devient une impolitesse que je ne pardonnerai plus dans cinq minutes.

LE TEMPS DES FÊTES

LA MÈRE. — Si tu veux.

LOUIS, *changeant sa voix*. — Augustine !
Augustine ! Je suis un prétendant à votre main
et je m'impatiente terriblement. (*À sa mère.*)
Je ne m'étais pas trompé, vous êtes en train
d'en faire une fameuse coquette ! D'ailleurs,
il était temps !

Entre Augustine.

SCÈNE III

LA MÈRE, LOUIS, AUGUSTINE

LOUIS. — O pardon ! Pour la coquetterie,
c'est parfait !

AUGUSTINE. — Excuse-moi, Louis.

LOUIS. — De rien. Viens tout de même em-
brasser ton vieux frère qui, à trente-deux ans...

LA MÈRE. — Trente-sept.

LOUIS. — ... se porte comme un charme, se
sent de plus en plus jeune, et qui vous enterrera
tous ! (*Ils s'embrassent.*) Tu devrais prendre
modèle sur moi.

*La Mère a sorti des verres et une bou-
teille. Louis verse à boire.*

LE TEMPS DES FÊTES

Boire avec modération et régularité, n'abuser des bonnes choses qu'au temps des fêtes, voilà mon programme ! Bien que célibataire, j'ai réussi à me conserver vigoureux comme un feu de forge. Rien ne me résiste. Toi, ma tendre Augustine, le célibat ne te convient pas. Tu as l'air d'un de ces petits feux de foyer que l'on ne sait plus comment ranimer. Attention ! ma petite sœur, attention ! On ne vit qu'une seule et courte fois, paraît-il. Il faut prendre le temps d'honorer ce que le bon Dieu nous a donné.

Il lève son verre. Les deux femmes font de même, mais ne boiront pas.

À la vôtre ! Que le petit Jésus de la crèche nous bénisse ! (*Il boit.*) Hein ! les femmes, si le père était là ! Paix à son âme ! Ce n'est pas dire du mal de lui que de se souvenir qu'il aimait bien prendre son verre. Pas vrai ? Paix à son âme ! Un solide gaillard, cet homme ! Il lui fallait plus d'une bouteille de ce modeste jus ! Oui, parfois, il dépassait un peu la mesure. D'accord. Mais quel gaillard ! Vous vous souvenez ? Bien. Paix à son âme ! Ça m'a toujours tracassé de penser qu'un homme de cette trempe était disparu sans laisser de trace. Six

LE TEMPS DES FÊTES

ans de cela, déjà. Un gaillard de père ! Et pas le genre à faire du mystère, pas vrai ? Il avait un mot à dire, il le disait. Sans prendre quatre chemins. Il vous en a fait voir de toutes les couleurs, hein, la mère ! Paix à son âme ! (*Il se verse un deuxième verre.*) Encore un petit verre et je vous quitte un instant pour aller serrer la main à quelques veilles canailles du village. Écoutez, les femmes, je ne suis pas plus chrétien qu'un autre, mais je crois que c'est le moment de nous mettre à genoux et d'offrir une petite prière pour le repos de l'âme de ce brave père. Nous avons l'Enfant-Jésus dans la maison, profitons-en. Ça n'arrive qu'une fois par année. À genoux, tout le monde ?

Elles font un signe de la tête.

À genoux, la famille.

Ils s'agenouillent devant la crèche.

Augustine, même si nous vieillissons tous les jours, tu restes encore la plus jeune ! À toi de dire les prières.

Ils se signent en silence.

AUGUSTINE, *de plus en plus émue.* — Notre Père, qui êtes aux Cieux ; que votre Nom soit sanctifié ; que votre règne arrive ; que votre

LE TEMPS DES FÊTES

Volonté soit faite sur la terre comme au Ciel ;
donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien ;
pardonnez-nous nos offenses, comme nous par-
donnons à ceux qui nous ont offensés ; et ne
nous laissez point succomber à la tentation ;
mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il.

LOUIS ET LA MÈRE. — Ainsi soit-il.

LOUIS, *grave*. — Que l'Enfant-Jésus protège
papa, maman et leurs enfants ! Ainsi soit-il.

AUGUSTINE ET LA MÈRE. — Ainsi soit-il !

Ils se relèvent tous les trois.

LOUIS, *à Augustine*. — Faut pas pleurer
comme ça, ma petite Augustine. (*Il la prend
dans ses bras.*) Allons, ne pleure pas. C'est
Noël, bon Dieu ! Je parie que tu prendrais
bien un petit verre avec moi...

AUGUSTINE. — Non, tu sais bien.

LA MÈRE, *pour changer le sujet de la con-
versation*. — Dis donc, Louis, tu ne parles plus
de nous faire quitter cette maison, de nous
emmener à la ville avec toi ? C'est peut-être
ce qu'il faudrait à Augustine ?

LOUIS. — Oui, je vous avais promis dans le
temps... Ah ! je n'ai rien oublié. Une promesse

LE TEMPS DES FÊTES

est une promesse. Malheureusement, cette année...

LA MÈRE. — C'est l'argent qui...

LOUIS. — Oui, justement.

LA MÈRE. — Par bonheur, il t'en reste un peu pour boire.

LOUIS. — Vous êtes dure avec moi. (*Il met son paletot rapidement et retrouvant son entrain.*) Je reviens. Nous en reparlerons. Un jour, je vous ferai connaître les débauches de la ville ! À tout de suite.

LA MÈRE. — Au revoir, Louis.

AUGUSTINE, *en larmes*. — Adieu, Louis.

Exit Louis.

LE TEMPS DES FÊTES

SCÈNE IV

LA MÈRE, AUGUSTINE

Elles se sont assises à chaque bout de la table. Elles pleurent. Tout à coup, Augustine se lève, sort un mouchoir de sa poche, s'essuie les yeux. Puis elle parle d'une voix presque assurée.

AUGUSTINE. — Je crois que j'ai assez pleuré et il est temps que je paye mon crime. Autrement je deviendrai tout à fait folle et alors ce que je ferai ne rachètera pas le passé. Ce souvenir a assez vécu et moi j'ai assez vécu avec lui. Il est temps que je meure.

LA MÈRE. — Je ne veux pas que tu me laisses seule avec un pareil secret.

AUGUSTINE. — Je ne peux plus vivre avec ce secret, ni d'ailleurs avec vous.

LA MÈRE. — Je ne veux pas que tu me quittes, le soir de Noël, c'est trop triste.

AUGUSTINE. — Je ne veux pas mourir un jour comme les autres. Partir un soir de fête me punira davantage.

LA MÈRE. — Le jour où est né l'Enfant-Jésus ?

LE TEMPS DES FÊTES

AUGUSTINE. — Oui.

LA MÈRE. — Quand il vient racheter tous les hommes ?

AUGUSTINE. — Oui.

LA MÈRE. — Celui qui...

AUGUSTINE. — Celui qui n'est venu au monde qu'avec l'intention de se faire donner la mort par les siens me comprendra. C'est ce soir que je veux mourir.

LA MÈRE. — Ne me laisse pas, Augustine.

AUGUSTINE. — Si vous ne venez pas avec moi, je vous laisserai.

LA MÈRE. — Si je ne vais pas avec toi ?...

Un temps, pendant lequel Augustine prend dans un tiroir du papier, de l'encre et une plume. Elle s'assied et se prépare à écrire.

AUGUSTINE. — Vous m'arrêterai, maman, si vous n'êtes pas d'accord.

Elle écrit.

« Louis, mon frère bien-aimé.

« Il y a six ans, j'ai tué papa. Ce fut comme un accident et sans mauvaise intention de ma part. Il était notre père et tu sais que je l'aimais.

« Ce jour-là, il s'était mis en colère. Cela lui arrivait souvent, tu t'en souviens. Il avait bu aussi, je crois. Au cours d'une violente discussion avec maman, il s'élança sur elle en la menaçant et en disant qu'il allait la tuer.

« J'ai eu très peur. Je vins derrière lui et je lui donnai un grand coup sur la tête avec un objet qui se trouvait à portée de ma main.

« Il est mort immédiatement. Maman et moi, nous l'avons ensuite enterré derrière la grange, à un endroit que tu retrouveras facilement.

« Depuis des années, je pense à mourir pour payer ma faute. (*Elle regarde sa mère.*) Ce soir, maman accepte de mourir avec moi. Cette mort est préparée depuis des années. Tu nous trouveras pendues dans le grenier.

« Je demande à l'Enfant-Jésus de la crèche de nous pardonner. Je te jure, Louis, que nous t'aimons beaucoup. Pardonne-nous en pensant à ce que nous avons enduré. Adieu, Louis. »

Elle met tranquillement la lettre dans une enveloppe, qu'elle place au centre de la table. Puis elle va éteindre la lampe. Les deux femmes sortent par la gauche.

LE TEMPS DES FÊTES

SCÈNE V

LOUIS

Au bout d'un moment, quelqu'un entre bruyamment par la porte de droite. Il parle d'une voix avinée.

LOUIS. — Il n'y a personne dans cette maudite maison ? Vous auriez pu laisser un peu de lumière, je vais me casser la gueule. Ah ! ma mère, toujours les économies.

Une allumette s'enflamme, puis la lampe éclaire la pièce. On reconnaît Louis, qui est ivre.

J'ai une sœur et une mère qui sont les animaux les plus curieux de la création. Économie. Vie rangée. Jamais une distraction. Conséquence : ma sœur ne trouve pas de mari ! Ça m'a l'air d'un cas désespéré !

Il s'assied et pose ses pieds sur la table.

Pourtant, il y a quand même de quoi s'amuser dans ce village. Moi, par exemple, je n'y viens qu'une fois par année. Eh bien ! je ne crois

LE TEMPS DES FÊTES

pas avoir passé un Noël sans me saouler comme un cochon ! Au fait...

Il se lève et va prendre la bouteille qui a servi précédemment. Il revient vers la table, se verse un grand verre, et le lève en disant dans un grand sourire :

Il n'y a rien comme de passer le temps des fêtes en famille !

RIDEAU

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE de Jean-Louis Roux	5
UN FILS À TUER	15
ACTE PREMIER	19
ACTE II	47
ACTE III	71
APPENDICE	99
LA FONTAINE DE PARIS	109
LE TEMPS DES FÊTES	151

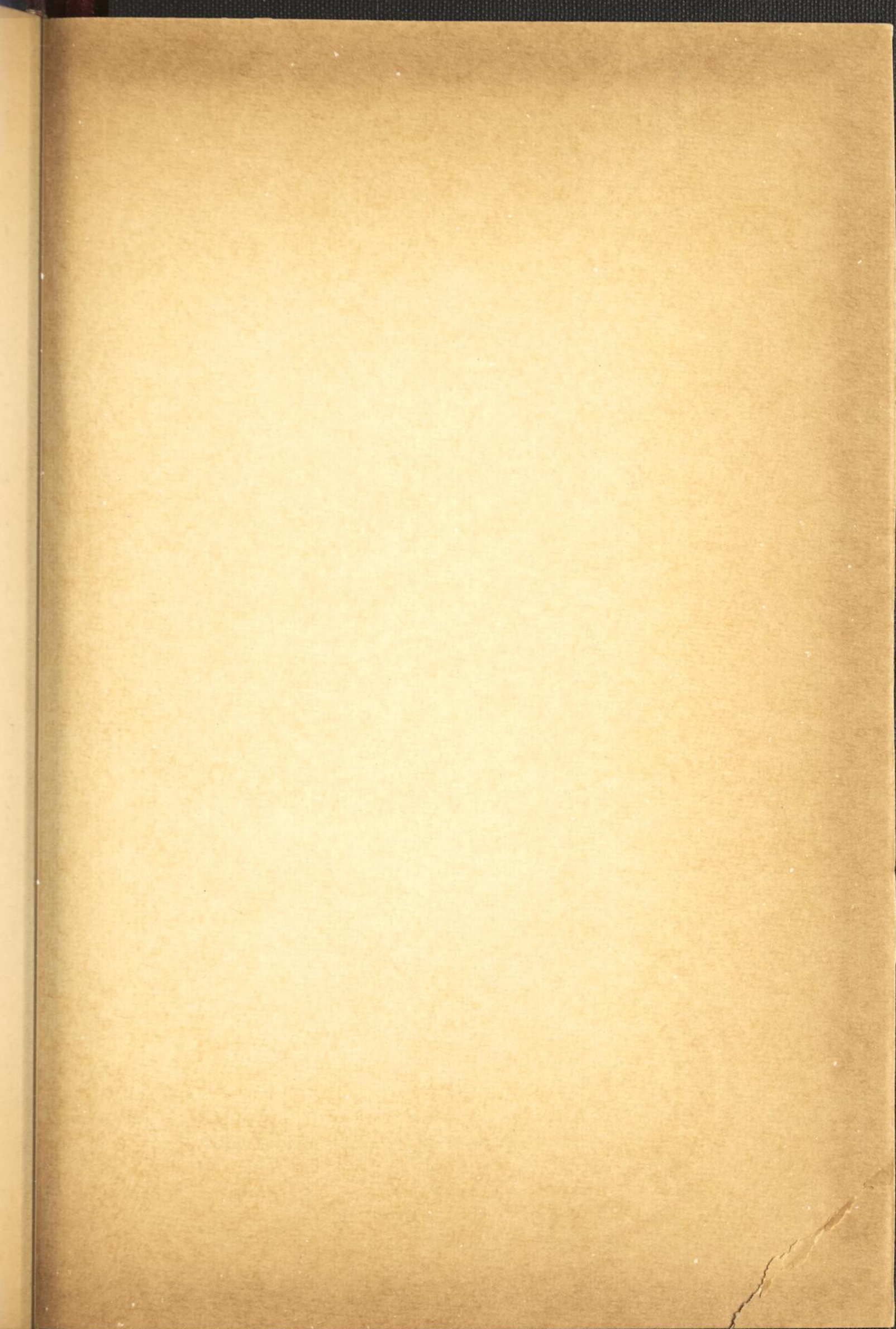


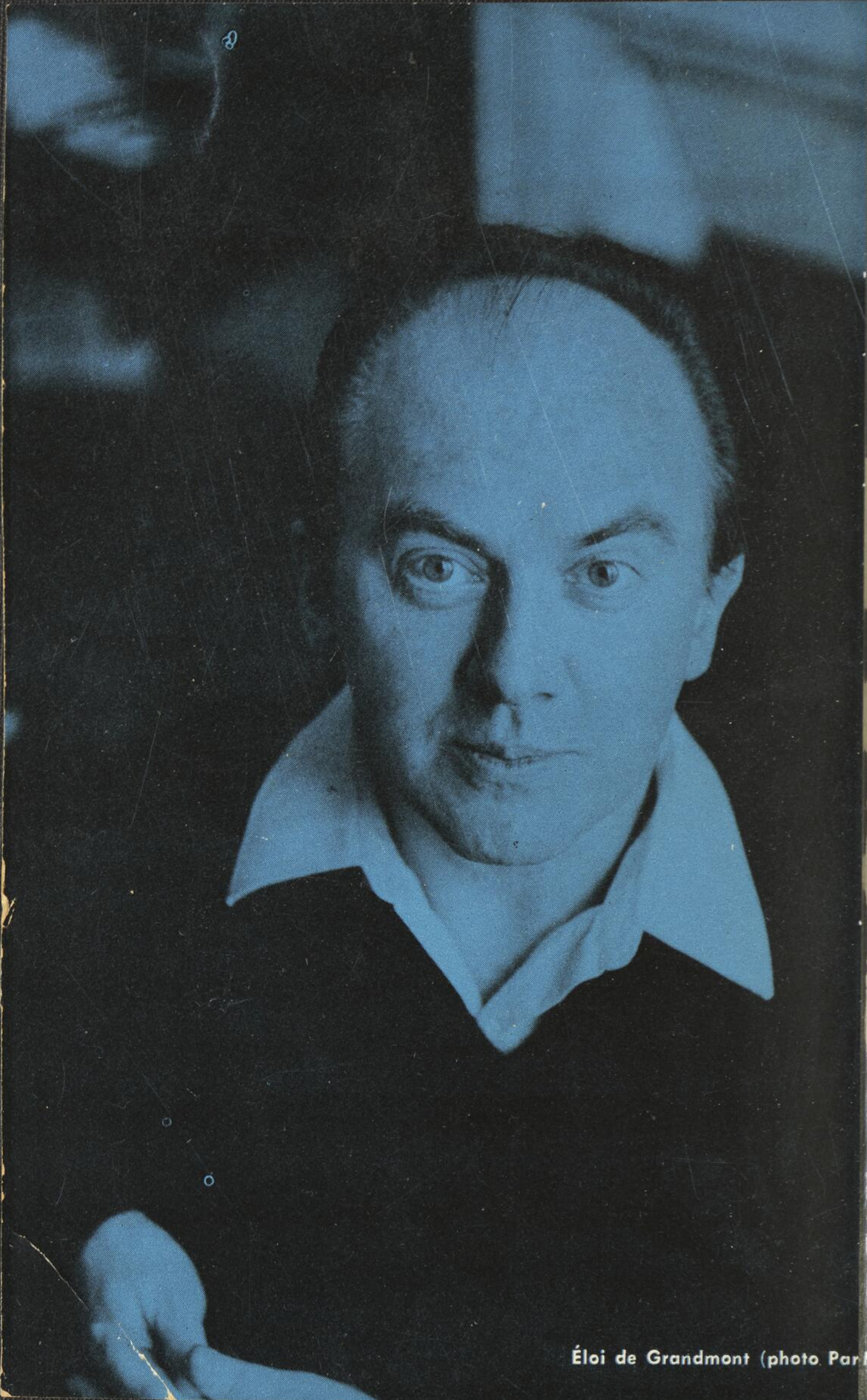


*Achevé d'imprimer
le 24 décembre 1968
sur les presses de
Thérien Frères (1960) Limitée*

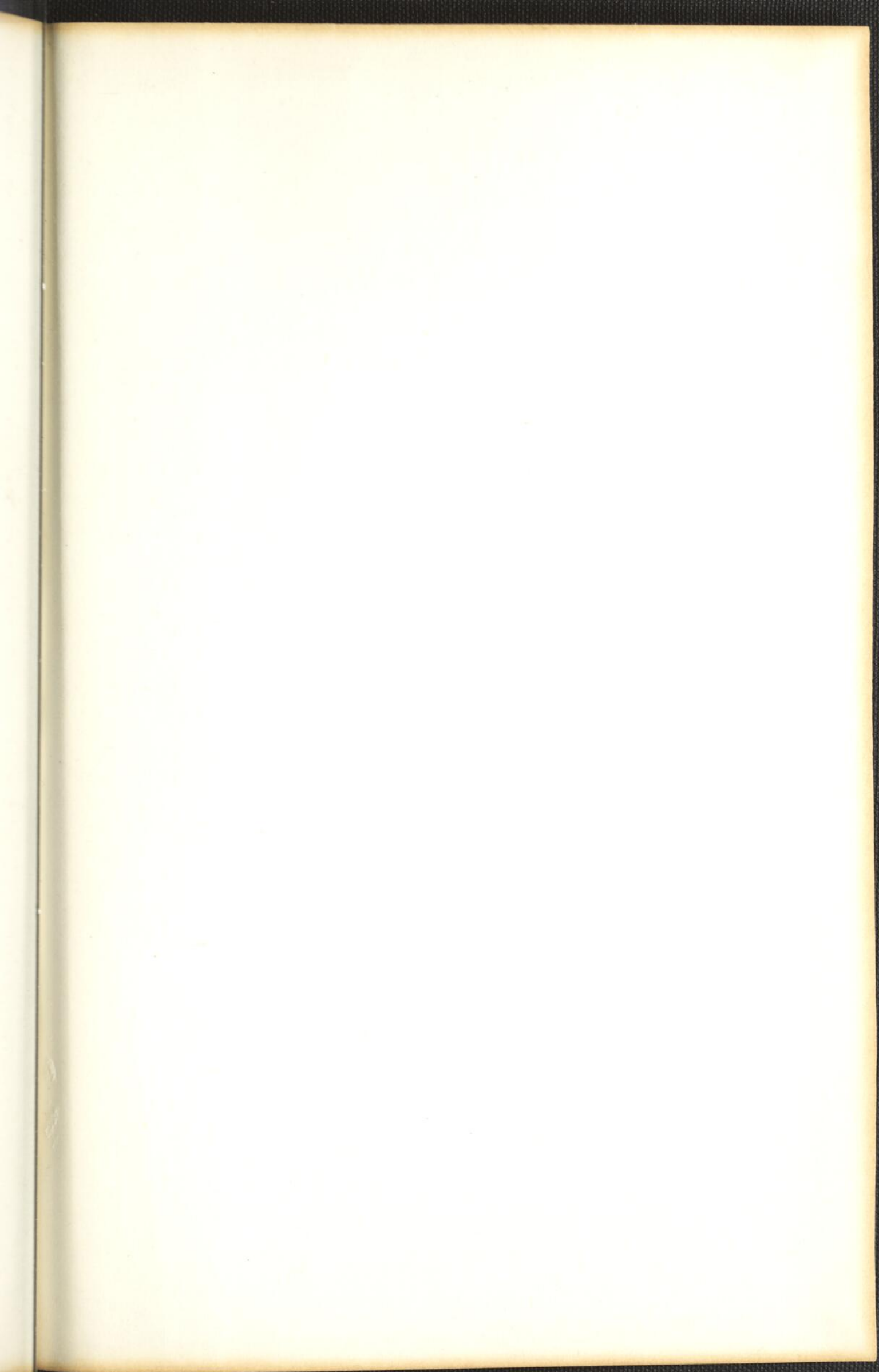


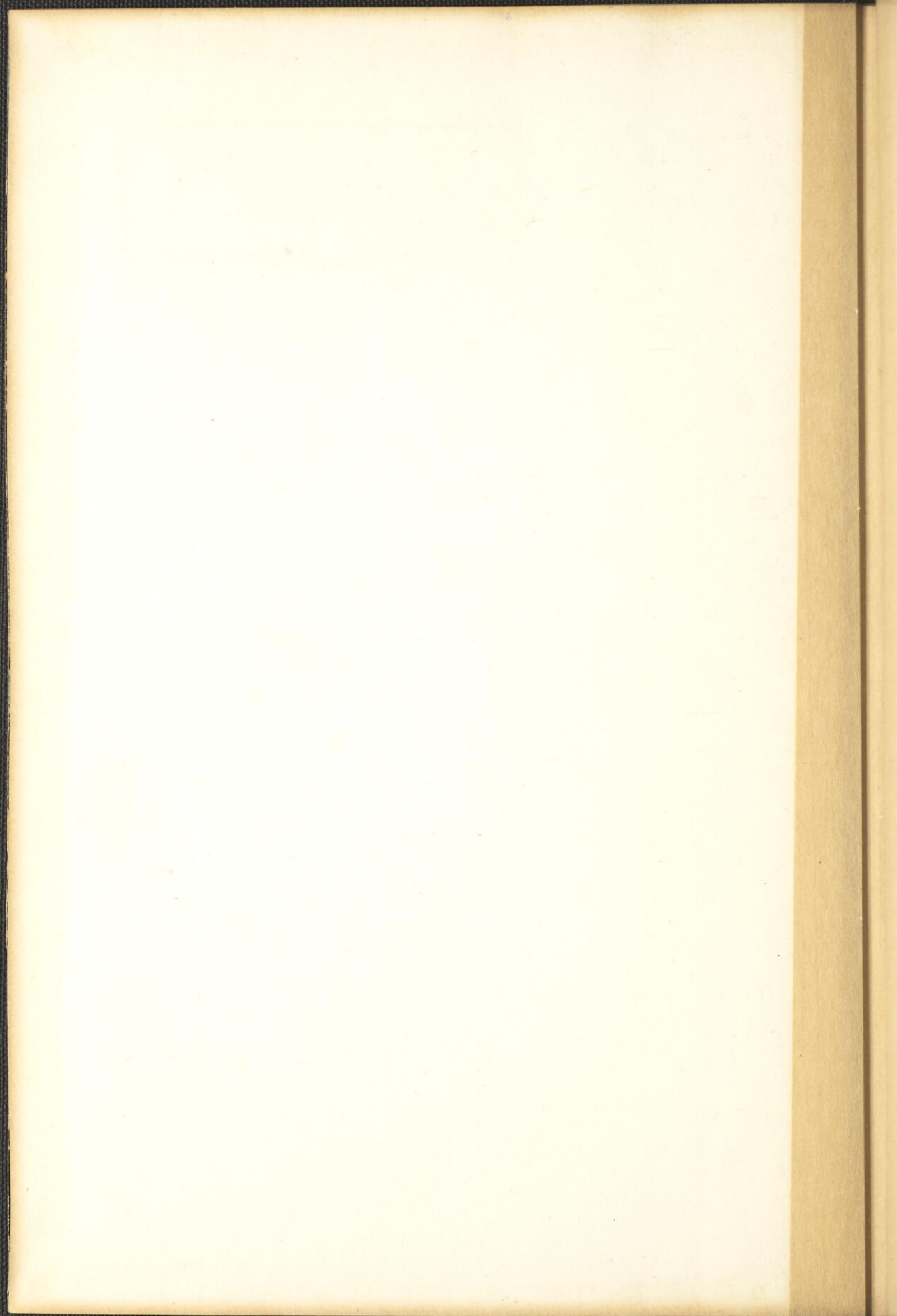






Éloi de Grandmont (photo Par...





BNQ



000 420 882

DESHAIES & ASS

